

**Rabelais, *Gargantua*, 1534, EXTRAIT 0 : Table des matières (titres de chapitres-résumé), p. 1/2**  
**En gras, les extraits distribués, disponibles sur Pronote.**

I [1]	De la généalogie de <i>Gargantua</i> et de ses origines antiques
II [2]	Les Fanfreluches antidotées trouvées en un monument antique
III [3]/Ex.	<b>Comment <i>Gargantua</i> fut onze mois porté au ventre de sa mère</b>
IV [4]/Ex.	<b>Comment <i>Gargamelle</i>, étant grosse de <i>Gargantua</i>, mangea une grande plâtrée de tripes et fut malade</b>
V [5]	Les propos des convives bien ivres du banquet
VI [6]/Ex.	<b>Comment <i>Gargantua</i> naquit d'une façon bien étrange par l'oreille</b>
VII [7]	Comment on trouva un nom à <i>Gargantua</i> , et comment il buvait au goulot
VIII [8]	Comment on vêtit <i>Gargantua</i>
IX [9]	Les couleurs et la livrée de <i>Gargantua</i>
X [10]	Ce que signifient la couleur blanche et la couleur bleue
XI [11]	De l'enfance de <i>Gargantua</i>
XII [12]	Des chevaux factices [de bois] de <i>Gargantua</i> & le tour qu'il joue à un seigneur
XIII [13]/Ex.	<b>Comment <i>Grandgousier</i> découvrit l'esprit merveilleux de <i>Gargantua</i> grâce à l'invention d'un torchecul</b>
XIV [14]/Ex.	<b>Comment <i>Gargantua</i> fut instruit par un sophiste en lettres latines et inutiles</b>
XV [15]/Ex.	<b>Comment <i>Gargantua</i> fut confié à d'autres pédagogues humanistes (<i>Ponocrates</i> et <i>Eudémon</i>)</b>
XVI [16]	Comment <i>Gargantua</i> fut envoyé à Paris pour ses études, et l'énorme jument qui l'y porta, et comment elle décima les mouches bovines de la Beauce
XVII [17]	Comment <i>Gargantua</i> paya sa bienvenue aux Parisiens, et comment il prit les grosses cloches de l'église Notre-Dame
XVIII [18]/Ex.	<b>Comment <i>Janotus de Bragmardo</i>, de la Sorbonne, fut envoyé pour reprendre les grosses cloches à <i>Gargantua</i></b>
XIX [19]/Ex.	<b>La harangue (discours) ridicule que fit maître <i>Janotus de Bragmardo</i> à <i>Gargantua</i> pour récupérer les cloches, et le fou rire qui l'accueillit. <i>Gargantua</i> rend les cloches</b>
XX [20]/Ex.	<b>Comment le sophiste emporta sa récompense, son drap pour faire des chausses et ses saucisses, et comment il fut en procès contre les autres maîtres jaloux</b>
XXI [21]/Ex.	<b>L'éducation de <i>Gargantua</i>, observé par <i>Ponocrates</i>, selon la discipline de ses précepteurs sophistes : un animal « sot, niais et ignorant »</b>
XXII [22]	Les jeux de <i>Gargantua</i>
XXIII [23]/Ex.	<b>Comment <i>Gargantua</i> fut éduqué par <i>Ponocrates</i>, de telle sorte qu'il ne perdait nulle heure de sa journée</b>
XXIV [24]	Comment <i>Gargantua</i> s'occupait quand le temps était pluvieux
XXV [25]/Ex.	<b>Comment fut provoquée entre les fouaciers de Lerné et les gens du pays de <i>Gargantua</i> la grande querelle, dont vinrent de grandes guerres</b>
XXVI [26]/Ex.	<b>Comment les habitants de Lerné. par le commandement de leur roi <i>Picrochole</i>, attaquèrent par surprise les bergers de <i>Gargantua</i></b>
XXVII [27]/Ex.	<b>Comment un moine de <i>Seuilly</i> sauva le clos de l'abbaye du sac des ennemi</b>
XXVIII [28]	Comment <i>Picrochole</i> prit d'assaut <i>La Roche-Clermout</i> , et le regret et la difficulté qu'éprouva <i>Grandgousier</i> à entreprendre une guerre
XXIX [29]	La teneur de la lettre que <i>Grandgousier</i> écrivit à <i>Gargantua</i>

**Rabelais, Gargantua, 1534, EXTRAIT O (suite...)/Table des matières (titres de chapitres), p. 2/2**

XXX [30]	Comment Ulrich Gallet fut envoyé auprès de Picrochole
XXXI [31]	La harangue faite par Gallet à Picrochole
XXXII [32]	Comment Grandgousier, pour acheter la paix, fit rendre les fouaces
XXXIII [33]	Comment certains gouverneurs de Picrochole, par la précipitation qu'ils conseillèrent, le mirent au dernier péril
XXXIV [34]	Comment Gargantua quitta la ville de Paris pour secourir son pays, et comment Gymnaste rencontra les ennemis
XXXV [35]	Comment Gymnaste tua en souplesse le capitaine Tripet et les autres hommes de Picrochole
XXXVI [36]	Comment Gargantua démolit le château du gué de Vède, et comment ils passèrent le gué
XXXVII [37]	Comment Gargantua en se peignant faisait tomber de ses cheveux les boulets d'artillerie
XXXVIII [38]	Comment Gargantua mangea en salade six pèlerins
XXXIX [39]	Comment le moine fut fêté par Gargantua, et des beaux propos qu'il tient en soupant
XL [40]	Pourquoi tout le monde fuit les moines, et pourquoi les uns ont le nez plus grand que les autres
XLI [41]	Comment le moine fit dormir Gargantua ; de ses prières et de son bréviaire
XLII [42]	Comment le moine donne du courage à ses compagnons, et comment il se retrouva suspendu à un arbre
XLIII [43]	Comment Gargantua entra en escarmouche [combat rapide] avec Picrochole, et comment le moine tua le capitaine Tiravant, puis fut prisonnier des ennemis
XLIV [44]	Comment le moine se défit de ses gardes, et comment l'escarmouche de Picrochole fut défaite
XLV [45]	Comment le moine amena les pèlerins, et les bonnes paroles que leur dit Grandgousier
XLVI [46]	Comment Grandgousier traita humainement le prisonnier Toucquedillon
XLVII [47]	Comment Grandgousier envoya rassembler ses légions, et comment Toucquedillon tua Hâtiveau, puis fut tué sur ordre de Picrochole
XLVIII [48]	Comment Gargantua assaillit Picrochole dans La Roche-Clermout, et défit l'armée dudit Picrochole
XLIX [49]	Comment Picrochole en fuyant fut surpris par la mauvaise fortune, et ce que fit Gargantua après la bataille
L [50]	La harangue que fit Gargantua aux vaincus
LI [51]	Comment les vainqueurs gargantuistes furent récompensés après la bataille
LII [52]/Ex.	<b>Comment Gargantua fit bâtir pour le moine l'abbaye de Thélème</b>
LIII [53]/Ex.	<b>Comment fut bâtie et dotée l'abbaye des Thélémites</b>
LIV [54]/Ex.	<b>Inscription mise sur la grande porte de Thélème</b>
LV [55]/Ex.	<b>Comment était le manoir des Thélémites</b>
LVI [56]	Comment étaient vêtus les religieux et religieuses de Thélème
LVII [57]/Ex.	<b>Comment était réglée la vie des Thélémites</b>
LVIII [58]	Enigme en prophétie

<p style="text-align: center;">La Vie très horrible<sup>1</sup> du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par M. Alcofribas<sup>2</sup>, abstracteur de quintessence<sup>3</sup> Livre plein de pantagruélisme<sup>4</sup></p>	<p>[AVIS] AUX LECTEURS</p> <p>Amis lecteurs qui ce livre lisez, Dépouillez-vous de toute passion, En le lisant, point ne vous scandalisez. Il ne contient ni mal ni infection. II est vrai qu'ici peu de perfection Vous apprendrez, <b>si n'êtes enclins à rire</b> : Aucun autre sujet ne peut mon cœur élire. Voyant la peine, qui vous mine et consume, Mieux est de rire que de larmes écrire. Parce que <b>rire est le propre de l'homme</b></p>
---	--

### PROLOGUE DE L'AUTEUR

**Buveurs** très illustres, et vous vérolés très précieux (car **c'est à vous et non à d'autres que sont dédiés mes écrits**), Alcibiade, dans le dialogue de **Platon** intitulé *Le Banquet*, faisait la louange de son précepteur **Socrate**, sans conteste prince des philosophes : il le déclara, entre autres propos, semblable aux silènes.

Les silènes étaient jadis de petites boîtes comme celles que nous voyons aujourd'hui dans les boutiques des apothicaires, peintes sur le dessus de figures joyeuses et frivoles, telles que harpies, satyres, oisons bridés, lièvres cornus, canes bâties, boucs volants, cerfs harnachés<sup>5</sup>, et autres semblables peintures inventées par fantaisie pour inciter le monde à rire. Tel fut Silène, le maître du bon **Bacchus**<sup>6</sup>.

Mais dans ces boîtes l'on conservait de fines drogues comme le baume, l'ambre gris, l'amome<sup>7</sup>, le musc, la civette, les pierreries, et autres choses précieuses.

**Tel était Socrate**, selon Alcibiade : car en voyant son physique, et en le jugeant d'après son apparence extérieure, on n'en aurait pas donné une pelure d'oignon, tant **il était laid de corps et ridicule d'allure**, le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un **fou**, simple de mœurs, rustique en vêtements, pauvre sans fortune, malheureux en amour, inapte en tout office de la république, toujours riant, toujours buvant à tous et à chacun, toujours se moquant, **toujours dissimulant son divin savoir**.

Mais ouvrant cette boîte, vous auriez **au-dedans** trouvé une céleste et inestimable drogue, **un entendement plus qu'humain, une vertu merveilleuse, un courage invincible**, une sobriété sans pareille, un contentement certain, une assurance parfaite, un mépris incroyable de tout ce pour quoi les humains perdent le sommeil, courent, travaillent, naviguent et bataillent tant.

À quelle fin, à votre avis, tend ce prélude et coup d'essai ? Pour éviter que vous, mes bons disciples, et quelques autres **fous oisifs**, en lisant les joyeux titres de certains livres de notre invention comme *Gargantua*, *Pantagruel*, *Fessepinte*, *La Dignité des braguettes*, *Des pois au lard (avec commentaire)*<sup>8</sup>, etc., **vous ne jugiez trop facilement qu'il n'y serait au-dedans traité que de moqueries, folâtreries, et mensonges joyeux** - vu que l'enseigne extérieure (c'est le titre), si l'on ne va pas chercher plus loin, est communément entendue comme dérision et facétie.

<sup>1</sup> Cet adjectif, souvent employé dans l'œuvre, signifie à la fois « merveilleux », « extraordinaire », « terrifiant » et « formidable ».

<sup>2</sup> Alcofribas est l'anagramme abrégé de François Rabelais. Sous sa forme complète - Alcofribas Nasier -, il désigne tant l'auteur que le narrateur, depuis la première édition de *Pantagruel* en 1532.

<sup>3</sup> La quintessence est l'essence même des choses. L'abstracteur est celui qui est capable d'extraire, par une alchimie quelconque, cette essence.

<sup>4</sup> Pantagruélisme :

<sup>5</sup> Énumération de personnages de fantaisie, créatures grotesques empruntées à la mythologie antique (harpies, satyres), au bestiaire médiéval fantastique peuplé d'animaux légendaires hybrides (lièvres cornus) et à l'imagination de l'auteur. Un bouc qui vole, un oison à qui, à l'inverse, on a coupé les ailes (« bridé »), une cane qui porte le joug d'un bœuf (pièce servant à l'attelage) ou d'un âne (« bâtie »), un cerf à qui l'on a mis le mors aux dents : tous ont la force comique du contre-emploi, de la surprise ou de la bizarrerie.

<sup>6</sup> Bacchus : dieu antique du vin et de l'ivresse.

<sup>7</sup> L'amome est une plante exotique prisée pour son parfum, utilisée en médecine ou en pharmacie ; la civette, comme le musc, est une sécrétion animale à l'odeur forte, qui entre également dans la préparation de remèdes pharmaceutiques.

<sup>8</sup> Rabelais mêle ici des titres réels (*Gargantua*, *Pantagruel*) à des titres imaginaires, également facétieux (*Fessepinte*, *La Dignité des braguettes*, *Des pois au lard*).

## [ EXTRAITS 1 ] PROLOGUE de L'AUTEUR, suite et fin...

Mais il ne convient pas d'estimer avec une telle légèreté les œuvres des humains. Car vous dites vous-mêmes que l'habit ne fait pas le moine. C'est pourquoi **il faut ouvrir le livre, et soigneusement peser ce qui y est exposé**. Alors vous comprendrez que **la drogue contenue dedans est d'une bien autre valeur** que ne le promettait la boîte. C'est-à-dire que **les matières ici traitées ne sont pas aussi folâtres que le titre au-dessus le prétendait**.

Et à supposer qu' **au sens littéral** vous trouviez des matières assez joyeuses et correspondant bien au titre, toutefois il ne faut pas en demeurer là, mais à **plus haut sens** interpréter ce que d'aventure vous pensiez avoir été dit en gaieté de cœur.

N'avez-vous jamais débouché de bouteilles ? Nom d'un chien ! Rappelez-vous la contenance que vous aviez.

N'avez-vous jamais vu un chien rencontrant quelqu'os à moelle ? C'est, comme dit **Platon** au livre II de *La République*, la bête du monde la plus philosophe. Si vous l'avez vu, vous avez pu remarquer avec quelle dévotion il guette son os, avec quel soin il le garde, en quelle ferveur il le tient, avec quelle prudence il l'entame, avec quelle passion il le brise, avec quelle application il le suce.

Qui le pousse à faire cela ? Quel espoir guide un tel travail ? À quel bien prétend-il ? À rien de plus qu'un peu de moelle. Il est vrai que ce peu est plus délicieux que le beaucoup de tout le reste, car la moelle est un aliment élaboré selon la perfection de la nature, comme le dit **Galien**<sup>9</sup> au livre III des *Facultés naturelles* et au livre XI de *L'Usage des parties du corps*.

À l'exemple de ce chien, il vous convient d'avoir la sagesse de flairer, sentir et estimer ces beaux livres de haute graisse, légers à l'approche et hardis à la rencontre ; puis **par une lecture minutieuse et une méditation assidue, de rompre l'os et sucer la substantifique moelle** - c'est ce que j'entends par ces symboles pythagoriques<sup>10</sup>, avec l'espoir certain de vous rendre sages et valeureux par ladite lecture. Car en elle vous trouverez un bien autre goût, et un savoir plus secret, lequel vous révélera de très sacrées énigmes et des **mystères** horribles, **en ce qui concerne tant notre religion, que l'état politique et la vie économique**.

Croyez-vous en toute bonne foi que jadis **Homère**, écrivant *l'Iliade* et *l'Odyssée*, ait pensé aux interprétations allégoriques ensuite proposées par **Plutarque**, **Héraclite** du Pont, Eustathe, Cornutus<sup>11</sup> ? Si vous le croyez, vous n'approchez pas d'un pouce de mon opinion, car je décrète qu'Homère y a aussi peu songé qu' **Ovide** n'a pensé en ses *Métamorphoses* aux sacrements de l' **Évangile** - ce qu'un frère Lubin, vrai ramasse-miettes<sup>12</sup>, s'est efforcé de démontrer aux gens aussi fous que lui ; comme dit le proverbe, le couvercle est digne du chaudron.

Si vous ne le croyez pas pour Homère, pourquoi le croiriez-vous pour ces joyeuses et nouvelles chroniques ?... En les dictant, je ne pensais pas plus à de telles allégories, que vous qui peut-être par hasard buviez comme moi. Car à la composition de ce livre seigneurial je ne perdis ni n'employai jamais aucun autre temps que celui qui était consacré à me restaurer, à savoir à boire et à manger. Aussi est-ce là le meilleur moment pour écrire ces hautes matières et sciences profondes. Comme savaient bien le faire Homère, modèle absolu de tous les philologues.

Un turlupin<sup>13</sup> dira de mes livres qu'ils sentent plus le vin que l'huile, mais merde à lui. L'odeur du vin est ô combien plus friande, riante, plus céleste et délicieuse que celle de l'huile. Et j'en tirerai gloire. Pour moi ce n'est qu'honneur et gloire d'être dit et réputé **bon vivant et bon compagnon**, ce qui fait de moi le bienvenu en toutes bonnes compagnies de pantagruélistes. Ainsi, interprétez mes actes et mes paroles en bonne - et même perfectissime - part, révérez la cervelle de fromage blanc qui vous repaît de ces belles balivernes<sup>14</sup>, et s'il vous est possible lisez-moi toujours avec un esprit joyeux.

Alors réjouissez-vous, mes amours, et gaiement lisez le reste pour le plus grand plaisir du corps et au profit des reins. Mais écoutez, vits d'ânes<sup>15</sup>, que la gangrène vous rende boiteux si vous oubliez de me rendre la pareille en buvant à ma santé : et je vous rendrai la pareille en buvant à vous, amis, toutes affaires cessantes.

<sup>9</sup> Galien : Médecin grec (129-216) dont les théories sur les mécanismes physiologiques et sur l'anatomie, bien connues de Rabelais, font autorité à la Renaissance, en particulier la théorie des humeurs.

<sup>10</sup> Symboles pythagoriques : Signes ou mots énigmatiques, dont le sens ne se révèle pas à la première lecture..

<sup>11</sup> Politien, Héraclite du Pont, Cornutus et Eustathe sont tous auteurs de commentaires sur Homère publiés entre la fin du XVe siècle et la première moitié du XVIe siècle.

<sup>12</sup> Lubin : Type de moine sot et débauché. Rabelais fait allusion à une interprétation qui eut une grande fortune chez les moines, selon laquelle Ovide était lu comme une préfiguration du Nouveau Testament.

<sup>13</sup> Turlupin : Un fâcheux, susceptible de turlupiner, c'est-à-dire d'agacer, de tourmenter.

<sup>14</sup> Balivernes : bêtises.

<sup>15</sup> Couilles d'ânes : Invective dévalorisante issue du gascon : le ton du bonimenteur permet de s'adresser au lecteur avec une liberté proche de la provocation, sans qu'elle soit pour autant insultante dans le contexte de franche camaraderie qui s'instaure en cette fin de prologue.

**RABELAIS, GARGANTUA, EXTRAIT 2 – NAISSANCE -CHAPITRE III (3) : « Comment Gargantua fut onze mois porté au ventre de sa mère », extraits (une page).**

1. Grandgousier<sup>16</sup> était un drôle de gaillard en son temps, aimant à boire dru comme tout bon
2. vivant, et il mangeait volontiers salé. À cette fin il avait toujours de bonnes provisions de
3. jambons de Mayence et de Bayonne<sup>17</sup>, force langues de bœuf fumées, abondance d'andouilles
4. en saison et de bœuf salé à la moutarde [...], provision de saucisses [...]. À l'âge d'homme il
5. épousa Gargamelle, fille du roi des Parpaillons<sup>18</sup>, bien gironde<sup>19</sup> et de bonne trogne. Et ils
6. faisaient tous les deux souvent ensemble la bête à deux dos, se frottant joyeusement leur
7. lard, tant et si bien qu'elle fut grosse d'un beau fils, qu'elle porta jusqu'au onzième mois.

**CHAPITRE IV (4), extraits : « Comment Gargamelle, étant grosse de Gargantua, mangea une grande plâtrée de tripes »**

8. Voici dans quelles circonstances et de quelle manière Gargamelle enfanta. Le fondement<sup>20</sup> lui
9. échappa après un dîner le troisième jour de février, pour avoir trop mangé de godebillaux. Les
10. godebillaux sont de grasses tripes de coiraux. Les coiraux sont des bœufs engraisés à l'étable et
11. aux prés grimaux. Les prés grimaux sont ceux qui donnent de l'herbe deux fois par an. De ces gras
12. bœufs, on en avait fait tuer trois cent soixante-sept mille quatorze pour être salés à Mardi gras [...].
13. Les tripes furent copieuses, comme vous le comprenez, et si friandes que chacun s'en léchait les
14. doigts. Mais la difficulté et la grande diablerie, c'était qu'il n'était pas possible de les conserver
15. longtemps, car elles auraient pourri - ce qui semblait indécent. D'où il fut conclu qu'ils s'en
16. bâfreraient sans rien en laisser perdre [...]. Gargamelle en mangea seize cuves, deux barriques et
17. six pots. Ô la belle matière fécale qui devait boursoufler en elle ! [...].

**CHAPITRE VI (6), extraits : « Comment Gargantua naquit d'une façon bien étrange »**

18. [Après le repas, pris avec tous les villages voisins au cours d'une grande fête bien arrosée]
19. Gargamelle commença à se sentir mal du bas [...].
20. Peu de temps après, elle commença à soupirer, à se lamenter et à crier. Aussitôt vinrent de tous
21. côtés des troupes de sages-femmes. La tâtant vers le bas, elles trouvèrent quelques lambeaux de
22. peau d'assez mauvais goût, et elles pensaient que c'était l'enfant, mais c'était le fondement qui lui
23. échappait (suite au relâchement de l'intestin que vous appelez le boyau culier), pour avoir trop
24. mangé de tripes, comme nous l'avons dit précédemment.
25. Alors une affreuse vieille de la compagnie, qui avait la réputation d'être une grande
26. guérisseuse [...], lui administra un astringent si extraordinaire que tous ses sphincters en furent
27. oppressés et resserrés, au point que vous les auriez élargis à grand peine avec les dents [...].
28. Suite à cet inconvenient fut relâché vers le haut [le placenta], par lequel l'enfant jaillit, et entra
29. dans la veine cave, puis gravissant par le diaphragme jusqu'au-dessus des épaules (où ladite veine se
30. divise en deux), il prit son chemin à gauche, et sortit de ce même côté, par l'oreille.<sup>21</sup>
31. Aussitôt qu'il fut né, il ne cria pas comme les autres enfants « mie ! mie ! ». Mais d'une voix forte
32. il s'écriait « à boire ! à boire ! à boire ! », comme s'il invitait tout le monde à boire, si bien qu'on
33. l'entendit dans tout le pays [...].
34. Je me doute que vous ne croyez pas vraiment à cette étrange naissance [...]. Et pourtant, Bacchus<sup>22</sup>
35. ne fut-il pas engendré par la cuisse de Jupiter ? Minerve<sup>23</sup> ne naquit-elle pas du cerveau de
36. Jupiter par l'oreille ? Adonis, de l'écorce d'un arbre de myrrhe ? Castor et Pollux, de la coquille
37. d'un œuf pondu et couvé par Lédè<sup>24</sup> ?

<sup>16</sup> Père de Gargantua, roi catholique d'un territoire situé en Touraine, riche pays de vignobles.

<sup>17</sup> Mayence est une ville d'Allemagne de la vallée du Rhin supérieur, connue pour ses jambons fumés, concurrents directs des jambons de Bayonne à l'époque de Rabelais et jusqu'au XVIIe siècle.

<sup>18</sup> Nom donné aux huguenots ennemis de la foi catholique dans le contexte des guerres de Religion.

<sup>19</sup> Gironde : ronde, bien en chair.

<sup>20</sup> Le mot « fondement » a pour sens concret et corporel l'anus. La mère de Gargantua a une indigestion due aux tripes qu'elle a mangées, et est frappée de colique. tout le comique très grossier de la situation est que le bébé doit aussi sortir par le bas du corps de sa mère, et qu'il va y avoir confusion entre l'envie de déféquer et les contractions de l'accouchement. Mais justement, l'enfant ne sortira pas par le bas mais par le haut.

<sup>21</sup> On se souvient que Rabelais est un excellent médecin, formé à l'Université de médecine de Montpellier. Il joue de sa maîtrise du vocabulaire technique de la médecine.

<sup>22</sup> Bacchus, dieu du vin, né ainsi dans la mythologie antique.

<sup>23</sup> Minerve, déesse de l'intelligence et de la guerre, née ainsi dans la mythologie antique.

<sup>24</sup> Liste de naissances fabuleuses rapportées par la mythologie grecque. Rabelais mélange la culture populaire et la culture savante..

**EXTRAITS 3 -L'EDUCATION d'un PRINCE (sans maître, sous le maître sophiste, les résultats) - CHAPITRE XIII (13), extraits : « Comment Grandgousier découvre l'esprit merveilleux de Gargantua grâce à l'invention d'un torchecul »**

Vers la fin de sa cinquième année, alors que Grandgousier revenait d'une victoire contre les Canarriens<sup>25</sup>, il retrouva son fils Gargantua. Cela le réjouit, autant qu'un tel père pouvait l'être en voyant comme sien un tel enfant. Et en le baisant et l'embrassant, il l'interrogeait, de diverses petites questions. Et il but abondamment avec lui et ses gouvernantes, à qui il tint à demander scrupuleusement entre autres choses si elles l'avaient tenu bien net et propre. À cela Gargantua répondit qu'il avait pris ses dispositions pour qu'en tout le pays aucun garçon ne fût plus propre que lui.

« Comment cela ? dit Grandgousier.

- J'ai, répondit Gargantua, **à la suite de longues et méticuleuses expériences**, inventé un moyen de me torcher le cul, le plus seigneurial, le plus excellent, le plus efficace qui jamais ne fut vu.

- Lequel ? dit Grandgousier.

- C'est ce que je vais vous raconter à présent, dit Gargantua. Je me torchai une fois du cache-nez de velours d'une demoiselle, et je le trouvai bon, car la mollesse de la soie me causait au fondement une volupté bien grande.

« Une autre fois d'une de leurs coiffes, et il en fut de même.

« Une autre fois d'un cache-col, une autre fois d'oreillettes de satin cramoisi, mais la dorure d'un tas de perles de merde qui y étaient m'écorchèrent tout le derrière : que le feu saint Antoine<sup>26</sup> brûle le boyau du cul de l'orfèvre qui les fit, et de la demoiselle qui les portait.

« Ce mal me passa quand je me torchai d'un bonnet de page bien garni de plumes à la suisse.

« Puis, fientant derrière un buisson, je trouvai un jeune chat ; de lui je me torchai, mais ses griffes m'ulcérèrent tout le périnée.

« De cela je me guéris dès le lendemain, en me torchant des gants de ma mère bien parfumés du parfum de lafante<sup>27</sup>.

« Puis je me torchai de sauge, de fenouil, d'aneth, de marjolaine, de roses, de feuilles de courges, de choux, de bettes, de pampre, de guimauve, de bouillon-blanc (qui met l'écarlate au cul)<sup>28</sup>, de laitues, et de feuilles d'épinard. Tout cela me fit une bien belle jambe<sup>29</sup>. Et encore de mercuriale, de persicaire, d'ortie, de consoude, mais j'en eu une dysenterie de Lombard<sup>30</sup>. Ce dont je fus guéri en me torchant de ma braguette.

« Puis je me torchai aux draps du lit, à la couverture, aux rideaux, d'un coussin, d'un tapis, d'un tapis de jeu, d'un torchon, d'une serviette, d'un mouchoir, d'un peignoir. En tout je trouvai plus de plaisir que n'en ont les galeux quand on les frictionne.

- Certes, dit Grandgousier, mais quel torchecul trouvas-tu meilleur ?

- J'y viens, dit Gargantua, et bientôt vous en saurez le fin mot. Je me torchai de foin, de paille, d'étope, de bourre, de laine, de papier. Mais *Toujours laisse aux couillons bouloche/Qui son cul sale de papier torche...*<sup>31</sup>

- Retournons, dit Grandgousier, à notre propos [...].

- Je me torchai ensuite, dit Gargantua, d'un couvre-chef, d'un oreiller, d'une pantoufle, d'une gibecière, d'un panier. Mais oh ! quel déplaisant torchecul. Puis d'un chapeau. Et notez que parmi les chapeaux, le meilleur de tous est celui qui est fait de poil, car il offre une très bonne absorption de la matière fécale.

« Mais pour conclure je dis et maintiens qu'il n'y a en matière de torchecul rien de tel qu'un oison bien duveteux, pourvu qu'on lui tienne la tête entre les jambes. Car vous sentez au trou du cul une volupté mirifique, tant par la douceur dudit duvet, que par la chaleur tempérée de l'oison, laquelle facilement se communique au boyau du cul et autres intestins, jusqu'à parvenir à la région du cœur et du cerveau. Et ne pensez pas que la béatitude des héros et demi-dieux qui vivent aux Champs Élysées vienne de leur asphodèle, de leur ambrosie ou de leur nectar, comme le disent les vieilles par ici<sup>32</sup>. Elle vient, selon mon opinion, de ce qu'ils se torchent le cul d'un oison ; et telle est l'opinion de maître Jean d'Écosse<sup>33</sup>.

<sup>25</sup> Le roi de Canarre est un personnage imaginaire sans doute inspiré des Canaries.

<sup>26</sup> Imprécation fréquente au XVI<sup>e</sup> siècle. Saint Antoine étant généralement représenté entouré de flammes, le « feu saint Antoine » désigne une démangeaison vive causée par une inflammation de la peau d'origine infectieuse.

<sup>27</sup> Jeu de mots grossier entre « la fente » et « lavande ».

<sup>28</sup> Car les tiges du bouillon-blanc étaient utilisées pour fouetter les enfants. Par ailleurs, on utilise cette plante en infusion contre les hémorroïdes.

<sup>29</sup> Ces plantes améliorent en effet la circulation sanguine.

<sup>30</sup> Plusieurs des plantes de cette série (mercuriale, persicaire, graine d'ortie) ont pour vertu d'être laxatives, tandis que la consoude agit au contraire contre la diarrhée et que la feuille d'ortie est urticante. Le tout est d'autant plus comique si l'on songe à l'endroit où ces plantes sont successivement appliquées.

<sup>31</sup> Celui qui torche son cul sale avec du papier/Toujours laisse des petites boules sur ses couilles.

<sup>32</sup> Dans la mythologie grecque, les Champs Élysées sont le lieu de séjour des âmes bienheureuses et des héros après leur mort, et le pré des Asphodèles est le lieu où vont les morts qui n'ont commis dans leur vie ni mauvaise ni excellente action.

<sup>33</sup> Référence au théologien médiéval Duns Scot dont Rabelais s'est déjà moqué plus haut.

**EXTRAITS 3 -L'EDUCATION d'un PRINCE (sans maître, sous le maître sophiste, les résultats) - CHAPITRE XIV (14),**

extraits : « Comment Gargantua fut instruit par un sophiste<sup>34</sup> en lettres latines »

À l'écoute de ces propos, le bonhomme Grandgousier fut ravi d'admiration en considérant la haute intelligence et le merveilleux entendement de son fils Gargantua.

Et il dit à ses gouvernantes : « Philippe roi de Macédoine reconnut le bon sens de son fils Alexandre en le voyant diriger habilement un cheval. Car ledit cheval était si terrible et déchaîné que nul n'osait le monter. Ainsi il désarçonnait tous ses cavaliers : à l'un il rompa le cou, à l'autre les jambes, à un autre la cervelle, à un autre les mâchoires. Considérant cela dans l'hippodrome (qui était le lieu où l'on promenait et dressait les chevaux), Alexandre s'aperçut que la fureur du cheval ne venait que de la frayeur qu'il prenait à la vue de son ombre. Alors montant dessus, il le fit courir face au soleil, si bien que l'ombre se trouvait derrière lui, et par ce moyen il rendit le cheval docile et obéissant<sup>35</sup>. C'est ainsi que son père reconnut le divin entendement qu'il possédait, et le fit très bien instruire par Aristote qui pour lors était le plus estimé de tous les philosophes de la Grèce.

« Or je vous dis qu'à ce seul entretien que j'ai eu à l'instant devant vous avec mon fils Gargantua, je reconnais que son entendement participe de quelque divinité, tant je le vois aigu, subtil, profond et serein. Et il parviendra à un degré souverain de sagesse, s'il est bien éduqué. C'est pourquoi je veux le confier à quelque homme savant pour qu'il apprenne selon ses capacités. Et je ne veux pas regarder à la dépense. »

De fait on lui indiqua un grand docteur sophiste nommé maître Thubal Holopherne<sup>36</sup> qui lui apprit son alphabet si bien qu'il le disait par cœur et à rebours, ce qui lui prit cinq ans et trois mois. Puis il lui lut Donat, le Facetus, Théodolet, et Alanus en ses Paraboles<sup>37</sup>: il y mit treize ans, six mois et deux semaines. Mais notez que pendant ce temps il lui apprenait à écrire en gothiques<sup>38</sup>, et il copiait tous ses livres car l'art de l'imprimerie n'était pas encore en usage.

Et il portait ordinairement une grosse écritoire pesant plus de sept mille quintaux<sup>39</sup>, dont le plumier était aussi gros et grand que les gros piliers de Saint-Martin-d'Ainay<sup>40</sup>; l'encrier, de la taille d'un tonneau de marchandises, y pendait à de grosses chaînes de fer.

Puis il lui lut *Des manières de signifier*, avec les commentaires de Heurtebise, de Faquin, de Tropdetout, de Galehaut, de Jean le Veau, de Bonarien, de Connard<sup>41</sup>, et un tas d'autres : et il y passa plus de dix-huit ans et onze mois. Et il le sut si bien que le jour de l'épreuve il le régurgitait par cœur et à l'envers. Et il pouvait prouver sur le bout des doigts à sa mère qu'il n'y avait « pas de science des manières de signifier ».

Puis il lui lut l'almanach, où il passa bien seize ans et deux mois, lorsque son fameux précepteur mourut (c'était en l'an mille quatre cent vingt), de la vérole<sup>42</sup> qui lui vint.

<sup>34</sup> Rabelais fait référence ici aux théologiens de la Sorbonne, mais, par prudence, les désigne par le terme de « sophistes », qui renvoie à leurs méthodes, privilégiant la forme sur le fond et employant leurs talents à des fins stupides. Cela permet à Rabelais de critiquer leur savoir réduit à une apparence à la place d'une véritable éducation qui permet d'exercer la raison de l'élève.

<sup>35</sup> C'est l'histoire du cheval Bucéphale, dompté par Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.).

<sup>36</sup> Nom fantaisiste associant le terme *thubal*, qui signifie « confusion » en hébreu, et Holopherne, nom d'un général assyrien de Nabuchodonosor dans la bible, tué à cause de son goût des femmes par une jeune héroïne juive.

<sup>37</sup> Ce sont des manuels qui, bien qu'ils soient déjà très anciens, entraient dans les programmes d'enseignement (grammaire, savoir-vivre, mythologie, morale) au début du XVI<sup>e</sup> siècle : la grammaire latine de Donat date du IV<sup>e</sup> siècle, le traité de Théodolet, qui conspuie la mythologie, date du Ve siècle, et le traité de morale d'Alanus (écrit, selon les humanistes, dans un latin très approximatif) remonte au XII<sup>e</sup> siècle. Tous ces auteurs sont la cible des précepteurs humanistes qui entendent s'en débarrasser pour offrir aux enfants des lectures plus profitables.

<sup>38</sup> L'écriture des « Goths », c'est-à-dire en caractères gothiques peu déchiffrables, est déjà complètement démodée dans les années 1530, y compris en typographie où elle est remplacée par les caractères italiens, plus lisibles. Son apprentissage est donc parfaitement inutile.

<sup>39</sup> Un quintal vaut environ 50 kg ; le poids de l'écritoire revient donc à environ 350 tonnes, ce qui est démesuré, même pour un géant.

<sup>40</sup> La basilique Saint-Martin-d'Ainay, à Lyon, est déjà connue à l'époque pour ses quatre grosses colonnes monolithes qui soutiennent la coupole devant le chœur et sont en granit gris de Haute-Égypte.

<sup>41</sup> *Des manières de signifier* est un ouvrage de grammaire théorique, critiqué par Érasme dans le *De utilitate colloquiorum* (1526). Ce texte, déjà obsolète, est encombré par des gloses [commentaires] imbéciles, ce que suggèrent les noms des commentateurs : il s'agit soit d'inventions moqueuses de la part de Rabelais, qui suggèrent la vanité ou la lourdeur, soit de personnages de roman. Heurtebise est un nom assez répandu, amusant ici parce qu'il suggère un attrapeur de rien (de vent) ; un faquin est une insulte à l'encontre d'un misérable ; Tropdetout est un nom fantaisiste désignant l'excès généralisé ; Galehaut, nom d'un roi dans le roman arthurien *Lancelot en prose*, est l'un des ancêtres de Pantagruel, inventeur de flacons ; Jean le Veau est un surnom appliqué à un sot.

<sup>42</sup> La vérole est la syphilis, grave maladie sexuellement transmissible. Ce maître est un débauché.

**EXTRAITS 3 - L'EDUCATION d'un PRINCE (sans maître, sous le maître sophiste, les résultats) - CHAPITRE XIV (14), extraits : « Comment Gargantua fut instruit par un sophiste<sup>43</sup> », suite...**

Ensuite il eut un autre vieux tousseux, nommé maître Jobelin Bridé<sup>44</sup> qui lui lut Hugutio, le *Grécisme* d'Évrard, le *Doctrinal*, les *Parties*, le *Quid*, le *Supplément*, *Marmotret*, *Comment se tenir à table*, de Sénèque *Les Quatre Vertus cardinales*, *Passavant avec commentaire*, le *Dors en paix*<sup>45</sup> pour les fêtes, et quelques autres de semblable farine, à la lecture desquels il devint si sage que jamais, depuis lors, nous n'en avons enfourné de tel.

**CHAPITRE XV [15], extraits : « Comment Gargantua fut confié à d'autres pédagogues »**

[Gargantua vient de passer quelques cinquante années à s'instruire sous des maîtres sophistes]

Alors son père se rendit compte que vraiment il étudiait très bien et y passait tout son temps, mais qu'il n'en tirait aucun profit. Et pire encore, il en devenait fou, niais, tout hébété et complètement sot.

Et s'en plaignant au seigneur Philippe des Marais, vice-roi de Papeligosse, le père fut convaincu qu'il aurait mieux valu ne rien apprendre que d'apprendre avec de tels livres et sous de tels précepteurs. Car leur savoir n'était que stupidité, et leur sagesse n'était que fumisterie, propre à abâtardir les bons et nobles esprits, et à corrompre toute fleur de jeunesse. « Faisons ainsi, dit le vice-roi : prenez n'importe lequel des jeunes gens de notre époque, qui n'ait étudié que deux ans seulement, pour voir s'il n'aurait pas un meilleur jugement, de meilleures paroles, de meilleurs propos que votre fils, et un meilleur commerce et plus belle politesse envers le monde ; et si l'expérience échoue vous pourrez me considérer à jamais comme tout juste bon à couper du lard en Brenne » Cela plut beaucoup à Grandgousier, qui commanda qu'il en soit fait ainsi.

Le soir au souper, ledit des Marais introduisit l'un de ses jeunes pages nommé Eudémon, si bien peigné, si bien vêtu, si bien propre, si honnête en son maintien qu'il ressemblait bien plus à quelque petit angelot qu'à un homme. Puis il dit à Grandgousier :

« Voyez-vous ce jeune enfant ? Il n'a pas douze ans, voyons si vous le voulez bien quelle différence il y a entre le savoir de vos engourdis de néantologues [spécialistes du rien] du temps jadis et les jeunes gens de maintenant. » L'essai plut à Grandgousier, qui commanda que le page prenne la parole.

Alors Eudémon, demandant la permission au vice-roi son maître, le bonnet à la main, le visage ouvert, la bouche vermeille, les yeux assurés et le regard posé sur Gargantua avec une modestie juvénile, se tint bien droit et commença à faire son éloge et à célébrer, premièrement sa vertu et ses bonnes mœurs, secondement son savoir, troisièmement sa noblesse, quatrièmement la beauté de son corps. Et en cinquième lieu, il l'exhorta avec douceur à révéler son père en grand respect, puisque celui-ci s'évertuait tant à lui donner une bonne instruction, enfin il le pria de bien vouloir l'admettre comme le plus humble de ses serviteurs. Car il n'attendait pour l'heure d'autre don du Ciel que de lui accorder la grâce de lui complaire en quelque service qui lui soit agréable. Le tout fut énoncé par lui avec des gestes si justes, une diction si déliée, une voix si éloquente, et un langage si orné et d'un beau latin, qu'il ressemblait bien plus à un Gracchus, à un Cicéron du temps passé qu'à un jouvenceau de ce siècle.

Mais pour toute réponse, Gargantua se mit à pleurer comme une vache, en se cachant le visage de son bonnet, et il ne fut pas possible d'en tirer plus de mots que de pets d'un âne mort.

Son père en fut si courroucé qu'il voulut occire maître Jobelin. Mais ledit des Marais l'en dissuada en lui faisant un beau sermon de manière que sa colère soit adoucie. Puis il donna ordre que le maître fût payé de ses gages, qu'on le fît bien sophistiquement boire des chopines, et ensuite qu'il allât à tous les diables. Quand maître Jobelin eut quitté la maison, Grandgousier consulta le vice-roi pour savoir quel précepteur on pourrait donner à son fils, et ils décidèrent tous deux que serait mis à cet office Ponocrates, le pédagogue d'Eudémon, et que tous ensemble ils iraient à Paris, pour savoir quelles études faisaient les jouvenceaux de France à cette époque.

<sup>43</sup> Rabelais fait référence ici aux théologiens de la Sorbonne, mais, par prudence, les désigne par le terme de « sophistes », qui renvoie à leurs méthodes, privilégiant la forme sur le fond et employant leurs talents à des fins stupides. Cela permet à Rabelais de critiquer leur savoir réduit à une apparence à la place d'une véritable éducation qui permet d'exercer la raison de l'élève.

<sup>44</sup> Jobelin, qui signifie « niais », est un personnage de farce, décrit parfois comme un gueux, un maquignon ou un trompeur, et le terme « bridé » signale un esprit limité.

<sup>45</sup> Ces ouvrages sont tous dépassés et condamnés par les humanistes, notamment Érasme. Hugutio de Pise (1140-1210), évêque de Ferrare, est Fauteur d'un vocabulaire latin ; le *Grécisme* d'Évrard de Béthune (mort en 1212) est une grammaire latine dépassée. Le *Marmotret* est une déformation comique formée sur le mot « marmot » (enfant), du titre du très sérieux *Mamotrectus*, commentaire de la Bible écrit par le franciscain Marchesino de Reggio (XIIIe siècle). Le traité de civilité puérile [code de savoir-vivre pour les enfants] sur la manière de se tenir à table est écrit par Sulpizio da Veroli (1430-149?), érudit italien. Jacopo Passavanti (1302- 1357) est un moine florentin, auteur de traités de spiritualité. *Dors en paix*, enfin, est un recueil, fréquemment réédité depuis le XVe siècle, de sermons prêts à l'emploi pour tous les prédicateurs qui voulaient éviter d'avoir à réfléchir.

**EXTRAITS 3 - L'EDUCATION d'un PRINCE (sous le maître humaniste) — CHAPITRE XVI [16], « Comment Gargantua fut envoyé à Paris, et l'énorme jument qui l'y porta, et comment elle décima les mouches bovines de la Beauce »**

C'est en cette même période que Fayolles, le quatrième roi de Numidie, envoya du pays d'Afrique à Grandgousier la jument la plus énorme et la plus grande qui fut jamais vue, et la plus monstrueuse. Comme chacun sait, l'Afrique produit toujours quelque chose de nouveau.

En effet la jument était grande comme six éléphants, et avait les sabots fendus en doigts comme le cheval de Jules César, les oreilles pendantes comme en ont les chèvres du Languedoc, et une petite corne au cul. Pour le reste, son poil était d'alezan fumé, entremêlé de gris pommelé. Mais surtout elle avait une queue extraordinaire. Car celle-ci était peu ou prou à peine moins grosse que la tour Saint-Mars près de Langeais, et carrée comme elle, avec des crins gros comme des branches qui s'entremêlaient, tout comme le font les épis sur la tige de blé. Si cela vous émerveille, émerveillez-vous davantage de la queue des béliers de Scythie, qui pèse plus de trente livres, et de celle des moutons de Syrie, auxquels il faut (si Thenaud dit vrai) atteler une charrette au cul pour la porter tant elle, est longue et pesante. Vous n'en avez pas une aussi grosse, vous autres pauvres paillards du plat pays. Et la jument fut amenée par mer sur trois navires et un vaisseau jusqu'au port d'Olonne en Talmondais. Lorsque Grandgousier la vit, il dit : « Voici bien la monture idéale pour porter mon fils jusqu'à Paris. Allons, par Dieu, tout ira bien. Il sera grand clerc dans un proche avenir. Si ces messieurs les ânes n'existaient pas, nous vivrions comme des clercs. »

Le lendemain, après avoir bu (comme vous l'imaginez), ils prirent la route, Gargantua, son précepteur Ponocrates et sa suite, et avec eux Eudémon le jeune page. Et parce que le temps était serein et bien tempéré, son père avait fait faire à Gargantua des bottines fauves. Babin les nomme des brodequins.

Ainsi joyeusement ils parcoururent leur long chemin, faisant toujours grande chère, jusqu'au-dessus d'Orléans. En ce lieu était une vaste forêt de trente-cinq lieues de long et d'environ dix-sept de large. Celle-ci était extraordinairement abondante et féconde en mouches bovines et frelons, de sorte que c'était un vrai coupe-gorge pour les pauvres juments, ânes et chevaux. Mais la jument de Gargantua vengea bravement tous les outrages ici perpétrés sur les bêtes de son espèce, par un tour dont les insectes ne se seraient jamais doutés. Car aussitôt qu'ils furent entrés en ladite forêt et que les frelons lui eurent livré l'assaut, elle dégaina sa queue : et elle fit si bien le chasse-mouche qu'elle les émoucha et en abattit tout le bois, à tort et à travers, deçà, delà, par-ci, par-là, de long en large, sens dessus dessous, elle abattait le bois comme un faucheur coupe l'herbe. De sorte que depuis lors, il n'y eut plus ni bois ni frelons, et tout le pays fut réduit à une plaine.

Voyant cela, Gargantua y prit un plaisir bien grand, sans s'en vanter outre mesure. Et il dit simplement à sa compagnie : « Je trouve beau, ce. » C'est ainsi que l'on appela depuis ce pays la « Beauce ». Mais pour tout déjeuner, ils ne purent que bâiller, et en mémoire de ce fait, encore aujourd'hui les gentilshommes de Beauce déjeunent en bâillant, s'en trouvent fort bien et n'en crachent que mieux.

Finalement ils arrivèrent à Paris. Il s'y reposa deux ou trois jours, faisant bonne chère avec sa suite, et se renseignant sur les gens savants qu'on pouvait rencontrer à ce moment-là dans la ville, et du vin qu'on y buvait.

**CHAPITRE XVII [17], « Comment Gargantua paya sa bienvenue aux Parisiens, et comment il prit les grosses cloches de l'église Notre-Dame »**

Quelques jours après qu'ils se furent reposés, il visita la grande ville [Paris], et Gargantua fut contemplé par tout le monde avec beaucoup d'admiration. Car le peuple de Paris est si sot, si gobeur, si inepte de nature, qu'un bateleur, un porteur de reliques, un mulot à grelots, un joueur de vielle au milieu d'un carrefour rassemble plus de gens que ne le ferait un bon prêcheur évangélique.

Et ils le poursuivirent avec tant d'insistance qu'il fut contraint de se reposer sur les tours de l'église Notre-Dame. Une fois en ce lieu, voyant tant de gens autour de lui, il dit d'une voix claire :

« Je crois que ces marouffles veulent que je leur paye ici ma bienvenue et mon étrenne. Ce n'est que raison. Je vais leur en donner un pourboire. Mais ce ne sera que par ris ! »

Alors en souriant il détacha sa belle braguette, et tirant son membre en l'air il les compissa si hardiment qu'il en noya deux cent soixante mille quatre cent dix-huit, sans compter les femmes et les petits enfants.

Certains d'entre eux échappèrent à ce pissefort parce qu'ils avaient le pied léger. Et quand ils furent au plus haut de la colline de l'université, suant, toussant, crachant et hors d'haleine, ils commencèrent à maudire et à jurer, les uns en colère, les autres par ris. « Abracadabri, abracadabra, par la sainte amie, nous voilà arrosés par ris » : c'est ainsi que depuis la ville fut nommée Paris, alors qu'auparavant on l'appelait Leucèce, comme le dit Strabon dans le livre IV, c'est-à-dire en grec Blanchette, en l'honneur des blanches cuisses des dames du lieu. Devant ce nouveau baptême, tous les assistants jurèrent par tous les saints de leur paroisse, c'est pourquoi les Parisiens, peuple composé de toutes sortes de gens et de pièces rapportées, sont considérés par nature bons jureurs et bons juristes, et quelque peu présomptueux. C'est ce qu'estime Joannis de Barranco au livre De l'abondance des révérences, quand il dit qu'on les appelle les « Parrhésiens » par hellénisme, parce que en grec ce nom signifie « forts en gueule ».

**EXTRAITS 3 - L'EDUCATION d'un PRINCE (sous le maître humaniste) – CHAPITRE XVII [17], le vol des cloches, suite...**

Cela fait, Gargantua examina les grosses cloches qui étaient auxdites tours, et il les fit sonner bien harmonieusement. Ce faisant, il lui vint à l'esprit qu'elles seraient parfaites pour servir de clochettes au cou de sa jument, qu'il voulait renvoyer à son père toute chargée de fromages de Brie et de harengs frais. De fait, il les emporta en son logis.

Sur ces entrefaites arriva un moine jambonnier de saint Antoine venant faire sa quête de cochon, lequel, dans l'idée de se faire entendre de loin et de faire trembler le lard dans les saloirs, voulut les voler furtivement. Mais par honnêteté il les laissa, non parce qu'elles lui brûlaient les doigts, mais parce qu'elles étaient quelque peu trop pesantes pour qu'il puisse les porter. Ce n'était pas le jambonnier de Bourg, car c'est un trop bon ami à moi.

Toute la ville fut si émue qu'elle organisa un soulèvement : vous savez bien qu'à cela les Parisiens sont si prompts que les nations étrangères admirent la patience des rois de France, qui par bonne justice ne les réfrèment nullement, malgré les inconvénients qui s'ensuivent jour après jour.

Plût à Dieu que je perce le secret du lieu où sont ourdis les schismes et les complots, pour les révéler au grand jour dans les confréries de ma paroisse ! Sachez que le lieu dans lequel se regroupa le peuple tout affolé et tourneboulé fut l'hôtel de Nesle, où était alors (mais il n'y est plus maintenant) l'oracle de Lutèce. Là on exposa la situation, et l'on posa le problème des cloches dérobées.

Après avoir bien ergoté, pesé le pour et le contre, il fut conclu par cinquième syllogisme que l'on enverrait le plus ancien et le plus expérimenté de la Faculté à Gargantua pour lui démontrer quel affreux inconvénient représentait la perte de ces cloches. Et en dépit de l'objection de certains membres de l'université, qui alléguaient que cette charge convenait mieux à un orateur qu'à un sophiste, celui qui fut élu pour traiter cette affaire fut notre maître Janotus de Bragmardo [Jeannot le Pénis].

**CHAPITRE XVIII [18] : « Comment Janotus de Bragmardo fut envoyé pour reprendre les grosses cloches à Gargantua »** [Après le vol des cloches de Notre-Dame de Paris pour la jument]

Maître Janotus de Bragmardo, chauve à la mode de César, vêtu de son capuchon à l'antique, et l'estomac bien immunisé par de la pâte de coing pour les coliqueux et de l'eau bénite de cave [du vin], se transporta au logis de Gargantua, poussant devant lui trois moines niais à rouge museau, et traînant après lui cinq ou six maîtres ignares, crottés jusqu'au bout des ongles.

Quand ils entrèrent, Ponocrates les vit le premier, et il prit peur en les voyant ainsi déguisés : il pensa que c'étaient là quelques fous échappés d'un carnaval. Apprenant qu'ils venaient réclamer qu'on leur rende les cloches, Ponocrates avertit Gargantua, Gymnaste son écuyer, et Eudémon. Tous furent d'avis qu'on fît boire les individus en rustres dans un coin de la cuisine. Et afin que le tousseux ne tire aucune vaine gloire du fait d'avoir récupéré les cloches suite à sa requête, l'on commanda, pendant qu'il boirait ses chopines, que fussent restituées les cloches avant même que le sophiste eût fait sa belle harangue. Ainsi fut fait, et voici comment il commença, tout en toussant.

**CHAPITRE XIX [19] : « La harangue que fit maître Janotus de Bragmardo à Gargantua pour récupérer les cloches »**

« Euh, hum, hum ! Bien l'bonjour, monsieur, bien l'bonjour. Et à vous aussi, messieurs. Ce ne serait que bon que vous nous rendissiez nos cloches, car elles nous font bien défaut. Hum, hem, harch ! Nous en avons autrefois bel et bien refusé la jolie somme d'argent de ceux de Londres en Cahors, et même de ceux de Bordeaux en Brie, qui voulaient les acheter pour la subtilissime qualité de la constitution élémentaire qui est introduitisée en la terrestréité de leur nature essentialitative<sup>46</sup> pour externaliser les nuées et les tourbillons de nos vignes [...].

« Si vous nous les rendez sur ma requête, j'y gagnerai six chapelets de saucisses et une bonne paire de chausses qui me feront grand bien aux jambes. Ho par Dieu, Seigneur, que c'est bon une paire de chausses. Et l'homme sage ne la méprisera pas. Ha ! Ha ! « Allez, tope là, de la part de Dieu, donnez-nous nos cloches. Tenez, je vous donne de par la faculté des pardons sans que vous ayez rien à en monnayeronner.

« Oh, monsieur Seigneur, clochidonnaminez-nous. Vraiment c'est le bien de la ville. Tout le monde s'en sert, hen, hen, huhum, harch ! « Là, je vais vous prouver que vous devez me les rendre.

Ainsi, voici ma thèse :

« Toute cloche sachant clocher devant clocher dans un clocher, fait clocher, clochant clochativement, les clochants clochabilitants. Le Parisien a des cloches. CQFD. Ha, ha, ha !

Voilà qui est parlé ! C'est ce qu'il y a dans le troisième mode de la première figure, chez Darius (ou ailleurs). Par mon âme, j'ai passé l'âge où je faisais des miracles en discours. Aujourd'hui je ne fais plus que délirer. Et il ne me faut plus, dorénavant, que du bon vin, un bon lit, le dos au feu, le ventre à table, et une assiette bien remplie.

« Hé, Seigneur, je vous prie, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, amen, de nous rendre nos cloches, hen, hen, harch, eharch, grenhenharch !

<sup>46</sup> Ce langage incompréhensible est une parodie des abstractions du jargon dit scolastique pseudo-savant employé par les théologiens aristotéliens de l'époque.

**EXTRAITS 3 - L'ÉDUCATION d'un PRINCE (sous le maître humaniste) – CHAPITRE XIX [19] : La harangue de Janotus, suite...**  
« A la vérité, en effet, en vérité, attendu qu'une ville sans cloches est comme un aveugle sans bâton, un âne sans croupière, et une vache sans clarine. Jusqu'à ce que vous nous les ayez rendues, nous ne cesserons de crier après vous comme un aveugle qui a perdu son bâton, de brailler comme un âne sans croupière, et de bramer comme une vache sans clarine. Adieu, et applaudissez ! Moi, Calepin, j'ai fini mon rapport. »

**CHAPITRE XX [20], extrait : « Comment le sophiste emporta son drap, et comment il fut en procès contre les autres maîtres »**

Le sophiste n'eut pas plutôt achevé que Ponocrates et Eudémon s'esclaffèrent de rire si formidablement qu'ils pensèrent bien rendre leur âme à Dieu, ni plus ni moins que le fit Crassus à la vue d'un âne couillard qui mangeait des chardons, et mourut à force de rire. Et avec eux, maître Janotus commença à rire aussi, à qui mieux mieux, tant et si bien que les larmes leur venaient aux yeux, par suite de la véhémence secousse de la substance du cerveau.

Quand ces rires eurent tout à fait cessé, on fit de nouveau boire le bel orateur. Et on lui donna les dix emfans de saucisses mentionnés dans la joyeuse harangue, avec la paire de chausses.

**CHAPITRE XXI (21), extraits : « L'éducation de Gargantua, selon la discipline de ses précepteurs sophistes » : VOIR TEXTE COMPLEMENTAIRE 1 de TEXTE d'ORAL 1.**

**CHAPITRE XXIII (23), extraits : « Comment Gargantua fut éduqué par Ponocrates, de telle sorte qu'il ne perdait nulle heure de sa journée »**

Quand Ponocrates eut compris combien la manière de vivre de Gargantua était pervertie, il décida de lui enseigner les belles lettres, même si pour les premiers jours il toléra ses manières, considérant que les mutations soudaines exercent toujours sur une nature de grandes violences [...]. Ponocrates introduisit Gargantua dans des cénacles de savants du voisinage ; dans cette émulation, son esprit se développa, de même que son envie d'étudier autrement et de progresser. **SUITE : TEXTE d'ORAL 1.**

Cependant, monsieur l'appétit venait, et ils s'asseyaient à table fort opportunément.

Au commencement du repas, était lue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses de chevalerie, jusqu'à ce que Gargantua eût pris son vin. Alors, si bon leur semblait, on continuait la lecture ; ou bien ils commençaient à deviser joyeusement tous ensemble, parlant, les premiers mois, de la vertu, des propriétés, qualités et nature de tout ce qui leur était servi à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, légumes, et des façons de les cuisiner. Ce faisant, il apprit en peu de temps tous les passages utiles sur ces sujets chez Plin, Athénée, Dioscoride, Julius Pollux, Galien, Porphyre, Oppien, Polybe, Héliodore, Aristote, Elie, et d'autres<sup>47</sup>. Ces propos échangés, ils faisaient souvent, pour vérifier leurs connaissances, apporter à table les livres en question. Et il retint si bien et entièrement ces choses en sa mémoire qu'il n'existait aucun médecin de ce temps qui sût seulement la moitié de ce qu'il savait.

Après, ils devisaient des leçons lues le matin, et achevant leur repas par quelque confiture de coings, il se curait les dents avec un tronc de lentisque<sup>48</sup>, se lavait les mains et les yeux de belle eau fraîche, et tous rendaient grâce à Dieu par quelques beaux cantiques faits à la louange de la magnificence et de la bienveillance divines. Cela fait, on apportait des cartes, non pour jouer mais pour y apprendre mille petites finesses et astuces nouvelles, issues de l'arithmétique.

Par ce moyen il prit goût à cette science des nombres, et tous les jours après le déjeuner et le dîner il y passait du temps, avec un plaisir aussi grand que celui qu'il prenait auparavant avec les dés et les cartes. Tant et si bien qu'il apprit de cette science et la théorie et la pratique [...].

L'arithmétique entraînait avec elle les autres sciences mathématiques, comme la géométrie, l'astronomie et la musique<sup>49</sup>. Car en attendant la fin de la digestion de son repas, ils faisaient mille jolis instruments et figures géométriques, et de même ils expérimentaient les lois astronomiques. Après quoi ils se divertissaient à chanter mélodieusement à quatre ou cinq voix ou, sur un thème, improvisaient librement des vocalises.

---

<sup>47</sup> Ces naturalistes de l'Antiquité sont tous considérés comme des auteurs importants à la Renaissance. Il faut donc les avoir lus pour savoir les vertus des plantes et les propriétés des animaux, notamment en ce qui concerne leurs usages alimentaires et diététiques. Outre les plus célèbres, qui sont tous des références obligées et attendues (Plin l'Ancien, Aristote, Dioscoride, Galien et Elie [175-235]), Rabelais mentionne quelques auteurs moins attendus, comme Athénée (IIe siècle), l'auteur du Banquet des hommes sages qui traite de l'usage des fleurs et des fruits, Julius Pollux (II-IIIe siècles), auteur d'un lexique grec sur la chasse et la pêche, et Porphyre (IIIe siècle) qui traite de l'abstinence de la chair des animaux. Enfin, preuve que les connaissances peuvent être glanées dans tout écrit, la liste comprend des références qu'on juge rait aujourd'hui littéraires, comme Polybe (208- 126 av. J.-G), historien et géographe grec, Oppien, poète grec du IIIe siècle, et surtout Héliodore (IIIe ou IVe siècle), auteur grec d'un long roman intitulé les Éthiopiens.

<sup>48</sup> Le lentisque, ou arbre au mastic, pousse dans les garrigues méditerranéennes. Dioscoride recommande l'usage de toutes les parties de la plante, en particulier pour soigner la bouche, comme le fait Gargantua ici.

<sup>49</sup> C'est le programme du quadrivium. La musique, dont l'origine était attribuée à Pythagore, était caractérisée par des intervalles et des mesures à compter, d'où son appartenance aux sciences mathématiques.

**EXTRAITS 3 -L'EDUCATION d'un PRINCE (sous le maître humaniste) - CHAPITRE XXIII (23), extraits : « Comment Gargantua fut éduqué par Ponocrates, suite 1...**

Quant aux instruments de musique, il apprit à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte traversière et de la flûte à neuf trous, de la viole, de la saqueboute<sup>50</sup>.

Cette heure ainsi employée, et sa digestion parachevée, il se purgeait des excréments naturels, puis se remettait à son étude principale pendant trois heures ou davantage : tant à répéter la lecture matinale qu'à poursuivre le livre entrepris, ou encore à écrire, à bien tracer et calligraphier les lettres romaines à l'antique<sup>51</sup>.

Cela fait, ils sortaient de leur demeure avec un jeune gentilhomme de Touraine, nommé l'écuyer Gymnaste, qui lui enseignait l'art de la chevalerie.

Changeant donc de vêtement, il montait sur un coursier, sur un roussin, sur un genêt, sur un cheval barbe, un cheval léger<sup>52</sup>. Il lui offrait cent tours de manège, le faisait voltiger, franchir un fossé, sauter des obstacles, tourner court en cercle, tant vers la droite que vers la gauche.

Il luttait, courait, sautait [...]. D'un saut il franchissait un fossé, volait par-dessus une haie, montait de six pas contre une muraille et pouvait grimper de cette façon jusqu'à une fenêtre de la hauteur d'une lance.

Il nageait en eau profonde, à l'endroit, à l'envers, de côté, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'air tenant un livre, et il traversait toute la rivière de la Seine sans le mouiller tout en tirant son manteau par les dents, comme le faisait Jules César<sup>53</sup> ; puis à la force d'une seule main il se hissait dans un bateau, d'où il se jetait à l'eau derechef la tête la première, sondait le fond de l'eau, explorait les creux des rochers, plongeait dans les abîmes et les gouffres. Puis il dirigeait son bateau et le manœuvrait, le menait rapidement, lentement, au fil de l'eau, à contre-courant, le retenait en pleine écluse, le guidait d'une main, de l'autre s'escrimait avec un grand aviron, bordait la voile, montait au mât par les filins, courait sur les vergues, ajustait la boussole, tendait les cordages face au vent, serrait le gouvernail.

Sortant vivement de l'eau, il gravissait la montagne et la dévalait aussi franchement, grimpait aux arbres comme un chat, sautait de l'un à l'autre comme un écureuil, abattait de grosses branches ; avec deux poignards acérés et deux crampons à toute épreuve, il montait au sommet d'une maison comme un rat, puis descendait d'un bond jusqu'en bas avec une telle souplesse que la chute ne le meurtrissait pas.

Il lançait le dard, la barre de bois, la pierre, le javelot, l'épieu, la hallebarde. Il tendait l'arc, bandait par ses seuls reins les fortes arbalètes<sup>54</sup> de passe, visait à l'œil nu avec l'arquebuse, affûtait le canon, tirait à la cible, au perroquet<sup>55</sup>, de bas en haut, d'amont en aval, en avant, de côté et en arrière comme les Parthes<sup>56</sup>. On lui attachait un câble qui pendait de quelque haute tour jusqu'à terre : il y montait à deux mains, puis le dévalait si rapidement et si sûrement, que vous n'auriez pas fait mieux sur le plat, dans un pré.

On lui disposait une grosse perche appuyée à deux arbres : il s'y pendait par les mains, et il allait et venait d'un bout à l'autre sans rien toucher avec les pieds, si vite que personne ne pouvait le rattraper, même au pas de course.

Et pour s'exercer le thorax et les poumons, il criait comme tous les diables. Une fois, je l'ai entendu appeler Eudémon depuis la porte Saint-Victor jusqu'à Montmartre<sup>57</sup>. Stentor<sup>58</sup> n'eut jamais une telle voix à la bataille de Troie.

Et pour fortifier ses muscles, on lui avait fait deux grosses masses de plomb en forme de saumons, chacune du poids de huit mille sept cents quintaux, et qu'il nommait ses haltères. Il les soulevait de terre, une dans chaque main, et les élevait en l'air au-dessus de sa tête, les tenant ainsi sans remuer trois quarts d'heure et davantage, ce qui montrait une force inimitable [...].

Le temps ayant été ainsi occupé, après avoir été frotté, nettoyé, et avoir changé de vêtements, il s'en retournait très calmement.

<sup>50</sup> Instruments à cordes et à vent.

<sup>51</sup> Et non les lettres gothiques que lui apprenaient ses anciens précepteurs : l'évolution est à souligner.

<sup>52</sup> Des chevaux de différentes races et de différents tempéraments sont soumis à l'élève qui doit être capable de s'adapter à sa monture.

<sup>53</sup> Cette anecdote, empruntée à Plutarque, est un moyen de justifier de tels exercices qui auraient pu passer pour pure virtuosité sans fondement. La mention de César permet de revenir à l'utilité militaire et au modèle antique.

<sup>54</sup> Les arbalètes de passe, utilisées pour les sièges, mesuraient environ 20 m de long et étaient actionnées par un treuil ; les arquebuses étaient ordinairement posées sur un support : nul ne « visait à l'œil » en mettant à l'épaule une arme de près de 20 kg. Or Gargantua se sert de la force de ses reins et de ses mains pour manier ces armes très lourdes.

<sup>55</sup> Cible en forme d'oiseau, accrochée en haut d'un mât.

<sup>56</sup> Les Parthes avaient une technique de combat particulière qui consistait à feindre la fuite. Cela incitait leurs adversaires à les poursuivre et lorsque, croyant les atteindre, ils se mettaient à leur portée, les cavaliers parthes étaient assez habiles pour leur décocher des flèches en se retournant sur leur monture.

<sup>57</sup> La voix traverse tout Paris, passant du sud au nord, d'une rive à l'autre de la Seine.

<sup>58</sup> Héros grec de l'Iliade, dont la voix a une puissance devenue proverbiale.

**EXTRAITS 3 -L'EDUCATION d'un PRINCE (sous le maître humaniste) – CHAPITRE XXIII (23), extraits :**

« Comment Gargantua fut éduqué par Ponocrates, suite 2...

Alors, passant par quelque pré et autres lieux herbus, ils allaient examiner les arbres et les plantes, les confrontant avec les livres des Anciens qui ont écrit sur le sujet, comme Théophraste, Dioscoride, Marinus, Pline, Nicander, Macer, et Galien<sup>59</sup>. Et ils en rapportaient une abondante cueillette au logis [...].

Une fois arrivés au logis, cependant qu'on préparait le souper, ils répétaient quelques passages de ce qui avait été lu et s'asseyaient à table.

Remarquez ici que son déjeuner était sobre et frugal, car il ne mangeait que pour réfréner les abois de l'estomac, mais le souper était copieux et large. Car il prenait alors tout ce qui lui était nécessaire pour s'entretenir et se nourrir. Tel est le vrai régime prescrit par l'art de bonne et sûre médecine [...].

**EXTRAITS 4 : LA GUERRE PICROCHOLINE – Rabelais, Gargantua- - CHAPITRE XXV (25), extraits : « Comment fut provoquée entre les fouaciers de Lerné<sup>60</sup> et les gens du pays de Gargantua la grande querelle, dont vinrent de grandes guerres »**

Au temps de la saison des vendanges au commencement de l'automne, les bergers de la contrée [sujets de Grandgousier] étaient occupés à garder les vignes, et à empêcher les étourneaux de manger les raisins. C'est à ce moment que les fouaciers de Lerné [sujets de Picrochole] vinrent à passer par le grand carrefour, menant dix ou douze charges de fouaces [sorte de gros pains moelleux] à la ville.

Les bergers leur demandèrent poliment de leur en donner pour leur argent, au prix du marché [...].

Les fouaciers ne furent nullement enclins à répondre à leur requête, mais pire encore, ils les outragèrent grandement en les traitant de prétentieux, de casse-pieds, de vilains rouquins, de galeux, de chienlits, de sacs à vin, de faux jetons, de fainéants, de goinfres, de sales gueules, de bravaches, de vauriens, de rustres, de badauds, de pique-assiettes, de traîne-savates, de galantes mauviettes, de moulins à paroles, de tire-au-flanc, de malotrus, de cloches, de souillardards, de taiseux, de gobergeurs, de gogos, de crève-la-faim, de gardiens d'étrons, de bergers de merde ; et d'autres épithètes diffamatoires, tout en ajoutant qu'ils n'étaient pas dignes de manger de ces belles fouaces.

Devant un tel outrage, l'un d'entre eux, nommé Frogier [sujet de Grandgousier], bien honnête homme de sa personne et jouvenceau très apprécié, répondit doucement : « Depuis quand les cornes vous ont-elles poussé, pour vous rendre si arrogants? Diable, vous aviez l'habitude de nous en fournir volontiers, et maintenant vous refusez ? Ce n'est pas agir en bons voisins, et nous ne vous traitons pas ainsi quand vous venez ici acheter notre beau froment dont vous faites vos gâteaux et vos fouaces. Et encore, par-dessus le marché, nous vous aurions donné de nos raisins ; mais par la sainte mère de... , vous pourriez vous en repentir, et vous aurez un jour affaire à nous, quand nous vous rendrons la pareille. »

À cela, Marquet [sujets de Picrochole], grand bâtonnier de la confrérie des fouaciers, répondit : « Vraiment te voilà hardi comme un bien beau coq, ce matin, as-tu mangé hier soir trop de mil<sup>61</sup> ? Viens là, viens là, je te donnerai de ma fouace. » Alors Frogier en toute bonne foi s'approcha, tirant une pièce de monnaie de son habit, pensant que Marquet allait lui débiter ses fouaces, mais il lui donna un violent coup de son fouet à travers les jambes. Puis il voulut prendre la fuite, mais Frogier s'écria « au meurtre ! », et « au secours ! » tant qu'il put, et en même temps il lui jeta une lourde trique qu'il portait sous son bras. Celle-ci atteignit Marquet à la jointure coronale de la tête, sur l'artère temporale droite, de telle sorte qu'il tomba de sa jument. Il semblait plus mort que vif. Cependant les métayers [sujets de Grandgousier], qui non loin de là écalaient les noix, accoururent avec leurs grandes gaules et frappèrent sur les fouaciers comme sur du seigle vert<sup>62</sup>. Les autres bergers et bergères [de Grandgousier], en entendant le cri de Frogier, les rejoignirent avec leurs frondes et lance-pierres, et les poursuivirent à grands coups de cailloux, si drus qu'on aurait dit de la grêle. Finalement ils les rattrapèrent, et leur confisquèrent environ quatre ou cinq douzaines de leurs fouaces, qu'ils payèrent toutefois au prix habituel, en ajoutant un cent de noix et trois paniers de raisins d'aubier<sup>63</sup>. Puis les fouaciers aidèrent Marquet, qui était sévèrement blessé, à remonter en selle, et ils retournèrent à Lerné, tout en menaçant fort et fermement les bouviers, bergers et métayers de Seully et de Cinais<sup>64</sup>.

<sup>59</sup> Références livresques pour l'étude de la botanique. On perçoit bien ici la nouveauté de la méthode scientifique à la Renaissance : les savoirs puisés dans les livres antiques sont systématiquement confrontés à l'observation et à l'expérience pratique d'herborisation sur le terrain, afin de vérifier les connaissances transmises, pour éventuellement les compléter. Les auteurs convoqués dans cette liste sont tantôt très célèbres dans cette discipline, comme Dioscoride, Pline, Galien ou Théophraste (auteur, au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., de deux traités sur les plantes), tantôt plus confidentiels : Gargantua n'écarte a priori aucune lecture et ne lit pas seulement les auteurs de référence.

<sup>60</sup> Les fouaciers sont les producteurs de fouaces (pains), dont Lerné, en Touraine près du lieu de naissance de Rabelais, s'est fait une spécialité.

<sup>61</sup> Le mil cru est la nourriture des coqs, mais les habitants du Poitou le consomment volontiers cuit, bouilli ou frit sous forme de galettes.

<sup>62</sup> Le seigle vert n'est pas encore mûr : il doit être battu plus fort pour faire sortir le grain.

<sup>63</sup> Variété de raisin blanc à grains ronds et doux.

<sup>64</sup> Tous ces villages sont petits et très proches les uns des autres autour de propriété d'enfance de Rabelais.

**EXTRAITS 4 : LA GUERRE - CHAPITRE XXV (25), extraits : « Comment fut provoquée la guerre, suite...**

Après cela, et les bergers et les bergères firent grande chère avec ces fouaces et leurs beaux raisins, et rirent de bon cœur ensemble au son de la belle cornemuse, se moquant de ces prétentieux de fouaciers. Et avec de gros raisins chenins<sup>65</sup>, ils baignèrent délicatement les jambes de Frogier, si bien qu'il fut bientôt guéri.

**CHAPITRE XXVI (26), extraits : « Comment les habitants de Lerné, par le commandement de leur roi Picrochole<sup>66</sup> attaquèrent par surprise les bergers de Gargantua »**

Retournés à Lerné, les fouaciers se rendirent, avant même de boire ou de manger, au Capitole [Palais de Picrochole, leur roi], où, devant leur roi nommé Picrochole, troisième du nom, ils exposèrent leur plainte, en montrant leurs paniers écrasés, leurs bonnets foulés aux pieds, leurs robes déchirées, leurs fouaces dévalisées, et en particulier Marquet, grièvement blessé ; et ils dirent que le tout avait été fait par les bergers et métayers de Grandgousier, près du grand carrefour du côté de Seuilly.

Picrochole, aussitôt, entra dans une colère, une furie, et sans s'interroger plus outre<sup>67</sup> sur le pourquoi du comment, il fit convoquer par tout le pays le ban et l'arrière-ban<sup>68</sup>, afin que chacun, sous peine d'être pendu, rejoigne en armes la grande place, dans le château, à l'heure de midi.

Pour mieux assurer son entreprise, il envoya sonner le tambour aux alentours de la ville. Lui-même, cependant qu'on préparait son déjeuner, alla faire apprêter sur affûts son artillerie, déployer son enseigne et son oriflamme, et charger force provisions, tant d'armes que de bouche. En déjeunant, il distribua les missions, et il fit par édit nommer le seigneur Trepelu<sup>69</sup> sur l'avant-garde, qui comptait seize mille quatorze arquebusiers, et trente-cinq mille onze engagés volontaires.

Pour l'artillerie fut nommé le grand écuyer Toucquedillon : on y comptait neuf cent quatorze grosses pièces de bronze, en canons, double canons, basilics, serpentines, couleuvrines, bombardes, faucons, passe-volants de petit calibre, spiroles étroits, et autres pièces<sup>70</sup>. L'arrière-garde fut confiée au duc Racquedenare. Au cœur de l'armée se tenaient le roi et les princes de son royaume.

Ainsi sommairement troussés, avant de se mettre en route ils envoyèrent trois cents cheveu-légers<sup>71</sup> sous la conduite du capitaine Engoulevent, cavaliers partis en éclaireurs dans le pays pour savoir s'il y avait quelque embûche en la contrée. Mais après avoir scrupuleusement cherché, ils ne trouvèrent en tout le pays environnant que paix et silence, sans rassemblement d'aucune sorte.

Entendant cela, Picrochole commanda que chacun se mît en marche sous chaque enseigne, en toute hâte.

Alors, sans ordre ni mesure, ils partirent en campagne, les uns mêlés aux autres, gâtant et dissipant tout, partout où ils passaient, sans épargner ni pauvre ni riche, ni lieu sacré, ni profane, et ils emmenaient bœufs, vaches, taureaux, veaux, génisses, brebis, moutons, chèvres et boucs ; poules, chapons, poulets, oisons, jars, oies, porcs, truies, gorettes, abattant les noix, vendangeant les vignes, emportant les ceps, saccageant tous les fruits des arbres. C'était un désordre incomparable que ce qu'ils faisaient là.

Et ils ne trouvèrent personne pour leur résister, au contraire chacun se tenait à leur merci, les suppliant d'être traités plus humainement, eu égard à ce qu'ils avaient de tout temps vécu en bons et aimables voisins, et que jamais envers eux ils n'avaient commis d'excès ni d'outrage pour ainsi mériter d'être soudain par eux terriblement maltraités ; que Dieu les en punirait avant peu. À ces remontrances, ils ne répondaient rien, sinon qu'ils allaient leur apprendre à manger de la fouace.

**CHAPITRE XXVII (27), extraits : « Comment un moine de Seuilly sauva le clos de l'abbaye du sac des ennemis »**

Ils firent tant, et saccagèrent tant en pillant et en spoliant qu'ils arrivèrent à Seuilly ; ils y détroussèrent hommes et femmes, et prirent tout ce qu'ils purent. Et pourtant la peste était dans la plupart des maisons, mais ils entraient partout, dérobaient tout ce qui était à l'intérieur, sans que jamais nul d'entre eux ne fût menacé par le danger de la maladie. Ce qui est un cas assez admirable, car les curés, vicaires, prêcheurs, médecins,

<sup>65</sup> Le plus ancien et l'un des plus grands cépages de Loire, appelé aussi pineau d'Aunis. C'est un raisin de grand prix, qu'on trouve dans les meilleurs vignobles de Touraine.

<sup>66</sup> En grec, ce nom signifie « qui a une bile amère », c'est-à-dire qu'il caractérise, selon la théorie des humeurs, un individu prompt par nature à se mettre en colère, parce qu'il est tout entier sous l'influence de la bile jaune.

<sup>67</sup> L'expression, qui rappelle la devise de Charles Quint, reviendra régulièrement au sujet de Picrochole.

<sup>68</sup> Forme de mobilisation féodale. Ce système est aboli par François Ier en 1534 avec l'institution d'une armée de métier. Cette « légion » permettra d'éviter la mobilisation générale de tous les sujets, en réservant la guerre à des soldats véritablement formés.

<sup>69</sup> Trepelu signifie « tout poilu », « très poilu » ou « loqueteux » et signale une apparence négligée. Plus loin, le commandant de l'artillerie Toucquedillon porte un nom qui signifie « attaque de loin » ou « touche de loin », c'est-à-dire « fanfaron ». Racquedenare signifie « racle-deniers », « grippe-sous », et Engoulevent « qui gobe le vent ». À l'inverse, les proches compagnons de Gargantua seront systématiquement pourvus de noms grecs valorisants.

<sup>70</sup> Rabelais mêle dans cette liste toutes sortes de pièces d'artillerie, anciennes et modernes, de tailles variées et aux finalités différentes. Cet assemblage hétéroclite, marqué par l'improvisation, est à l'image du désordre de cette armée « sommairement troussé[e] », « sans ordre ni mesure ».

<sup>71</sup> Soldats appartenant à la cavalerie légère.

**EXTRAITS 4 : LA GUERRE - CHAPITRE XXVII (27), extraits : Comment Frère Jean sauva l'abbaye, suite 1...** chirurgiens et apothicaires qui allaient faire leurs visites, panser, guérir, prêcher et reconforter les malades, tous étaient morts de l'infection, et ces diables pillers et meurtriers jamais ne furent atteints par le mal. D'où vient cela, messieurs ? Réfléchissez-y, je vous prie.

Le bourg ainsi pillé, ils se dirigèrent vers l'abbaye, dans un horrible tumulte. Mais ils la trouvèrent verrouillée et bien fermée, alors l'armée principale passa outre vers le gué de Vède, laissant là sept bataillons de fantassins et deux cents lanciers qui restèrent, et ils rompirent les murailles du clos [de l'abbaye, là où sont les vignes pour le vin de messe] afin de dévaster toute la vendange.

Les pauvres diables de moines ne savaient auquel de leurs saints se vouer, et à tout hasard ils firent sonner le rassemblement *ad capitulum capitulantes*<sup>72</sup> : il y fut décrété qu'ils feraient une belle procession, à grands renforts de beaux prêches et de litanies *contra hostium insidias* et de beaux répons *pro pace*<sup>73</sup>.

**[Gargantua - EXTRAITS 4a, CHAPITRE XXVII (27), extraits : « Comment un moine de Seuilly sauva le clos de l'abbaye », suite : VOIR TEXTE D'ORAL 2.**

Disant cela, il se débarrassa de son grand habit, et se saisit du bâton de la croix, qui était de cœur de cormier, long comme une lance, épais comme le poing, et quelque peu semé de fleurs de lys presque toutes effacées<sup>74</sup>. Il sortit ainsi en beau pourpoint, mit son froc en écharpe, et, avec son bâton de la croix, il frappa ainsi brusquement sur les ennemis, qui sans ordre ni enseignes, ni trompette ni tambour, vengeaient au milieu du clos. Car les porte-drapeaux et porte-enseignes avaient posé leurs drapeaux et enseignes le long des murs, les tambours avaient défoncé leurs instruments d'un côté pour les remplir de raisins, les trompettes étaient chargés de rameaux et de pampres : c'était une débandade générale. Il chargea donc si rudement sur eux sans crier gare qu'il les renversa comme des porcs, frappant à tort et à travers, à l'ancienne mode française<sup>75</sup>. Aux uns il écrabouillait la cervelle, aux autres il rompait bras et jambes, à d'autres il démettait les vertèbres cervicales du cou, à d'autres il démolait les reins, effondrait le nez, pochait les yeux, fendait les mandibules, enfonçait les dents en la gueule, émiettait les omoplates, désagrégeait les jambes, déboîtait les ischios<sup>76</sup>, disloquait les os de tous les membres.

Si certains voulaient se cacher entre les ceps plus épais, il leur froissait toute l'épine dorsale, et il leur brisait les reins comme à des chiens. Si d'autres voulaient se sauver en fuyant, il leur faisait voler en pièces toute la tête en frappant à la suture lambdaïde<sup>77</sup>. Si d'autres encore gravissaient un arbre en pensant s'y mettre en sûreté, de son bâton il les empalait par le fondement.

Si quelque vieille connaissance lui criait :

« Ah ! frère Jean, mon ami, frère Jean je me rends.

- T'y voilà bien forcé, disait-il. Mais c'est à tous les diables que tu rendras ton âme. » Et brutalement il le rouait de coups. Et si quiconque se piquait de témérité pour vouloir lui résister en face, alors il montrait la force de ses muscles. Car il lui transperçait la poitrine par le médiastin et par le cœur ; à d'autres, cognant dans le creux des côtes, il leur retournait l'estomac et ils mouraient soudainement ; d'autres encore, il les frappait si hardiment par le nombril qu'il leur faisait sortir les tripes, et à d'autres c'était par les couilles qu'il leur perçait le boyau du cul. Croyez bien que c'était le plus horrible spectacle qu'on vît jamais.

Les uns criaient : « Sainte Barbe ! » D'autres : « Saint Georges ! » D'autres : « Sainte Nitouche ! » [...]

Les uns mouraient sans parler, les autres parlaient sans mourir. Les uns mouraient en parlant, les autres parlaient en mourant.

D'autres criaient à haute voix : « Confession ! Confession ! Je me confesse, ayez pitié. »

Si grand fut le cri des estropiés que le prieur de l'abbaye sortit avec tous ses moines. Quand ils aperçurent ces pauvres gens ainsi renversés dans la vigne et blessés à mort, ils en confessèrent quelques-uns. Mais cependant que les prêtres s'occupaient à confesser, les petits moineçons coururent au lieu où était frère Jean, et lui

<sup>72</sup> Sonnerie de cloches destinée à appeler les membres du conseil de l'abbaye à la salle capitulaire pour que s'y réunissent ceux qui ont voix au chapitre (« capitulantes »). Le jeu de mots entre ce terme latin et le verbe français « capituler » est important.

<sup>73</sup> Prières « contre les attaques des ennemis » et répons « pour la paix ». Ces formules latines peuvent être interprétées, sous la plume de Rabelais, comme n'étant pas forcément claires pour les moines eux-mêmes ; c'est pourquoi nous les maintenons ici en latin. Traitées dans le texte comme une liturgie inopérante, elles s'opposent à l'exhortation de frère Jean, exprimée de façon limpide, en bon français et adaptée aux événements précis auxquels elle vient porter remède.

<sup>74</sup> Le cormier est un bois dur dont Virgile recommande l'usage pour la fabrication des armes (*Géorgiques*, II, 447-448). Le « bâton de la croix » fait peut-être référence au pape Léon X qui avait offert en 1515 un fragment de la vraie croix à François Ier, pour l'exhorter à reprendre les croisades. Ce bâton serait une allusion aux vellétés de croisades du pape, ainsi qu'à la royauté française qui n'y répond pas, puisque les fleurs de lys, emblèmes du roi de France, sont ici « presque toutes effacées ». Notons que les ennemis ici massacrés par frère Jean sont des chrétiens.

<sup>75</sup> A rapprocher de l'apprentissage du combat par Gargantua (chap. XXIII, p. 201) : il est préférable d'abattre dix ennemis d'une seule lance, selon la vieille méthode d'escrime française, que de dire que l'on a rompu dix lances, à l'italienne.

<sup>76</sup> Dans tout ce passage, Rabelais utilise un vocabulaire de spécialiste de la dissection anatomique, créant un contraste saisissant entre la violence suggérée par les verbes et la précision des frappes - qu'on pourrait dire chirurgicales..

<sup>77</sup> La suture lambdaïde, située à l'arrière du crâne, prend la forme de la lettre grecque lambda.

**EXTRAITS 4 : LA GUERRE - CHAPITRE XXVII (27), extraits : Comment Frère Jean sauva l'abbaye, suite 2...**  
demandèrent en quoi ils pouvaient l'aider. À cela il répondit qu'ils n'avaient qu'à égorger<sup>78</sup> ceux qui étaient gisants par terre. Alors, laissant leur grande cape sur une treille toute proche, ils commencèrent à égorger et à achever ceux qui étaient déjà meurtris Avec de beaux petits demi-couteaux dont se servent les petits enfants de notre pays pour cerner les noix.

Puis s'aidant de son bâton de la croix, Frère Jean gagna la brèche qu'avaient faite les ennemis. Quand ceux qui s'étaient confessés voulurent s'enfuir par cette brèche, le moine les assomma de coups, disant : « Ceux-ci sont confessés et repentants, et ont gagné les pardons : ils s'en vont au paradis, rapides comme l'éclair. » Ainsi par sa prouesse furent déconfits tous ceux de l'armée qui étaient entrés dans le clos, jusqu'au nombre de treize mille six cent vingt-deux, sans compter les femmes et les petits enfants, cela s'entend toujours.

**CHAPITRE XXVIII- XXIX [28-29], extraits [Grandgousier veut la paix, mais pas au prix de la justice]**

**CHAPITRE XXVIII [28] : « La difficulté qu'éprouva Grandgousier à entreprendre une guerre »**

[On annonce au roi Grandgousier les excès et les pillages des troupes de Picrochole ]

Hélas, hélas, dit Grandgousier, Est-ce un mauvais songe ? Picrochole, mon ami si ancien vient-il m'assaillir ? Mon Dieu, mon Sauveur, conseille-moi. Jamais ni à lui ni à ses gens je n'ai causé de dommage. Ce ne peut être que par l'effet de l'esprit du diable qu'il me fait à ce point outrage. Tu connais mon courage, bon Dieu.

Hélas, ma vieillesse n'attendait dorénavant que du repos, et toute ma vie je n'ai rien tant encouragé que la paix. Mais il faut, je le vois bien maintenant que je charge ma pauvre main tremblante de la lance et de la masse pour secourir et protéger mes pauvres sujets. La raison le veut ainsi car je suis nourri moi et ma famille de leur labour et de leur sueur.

Cela étant, je n'entreprendrai pas une guerre sans avoir auparavant essayé tous les moyens de maintenir la paix. [Grandgousier écrit à son fils pour lui demander son aide. Gargantua doit interrompre ses études]

**CHAPITRE XXIX [29] : « La lettre de Grandgousier à Gargantua », extraits**

Il est vrai que les armes restent sans force au-dehors si le bon sens n'est pas à la maison, mais il est vrai aussi que **l'étude et le bon sens sont inutiles si ils ne sont pas mis en pratique par le courage pour en faire l'application concrète.**

Ma résolution n'est pas de provoquer, mais d'apaiser, non d'assaillir, mais de défendre, non de conquérir, mais de garder mes fidèles sujets et les terres dont j'ai hérité de mes pères. Picrochole les a envahies sans cause ni raison et son entreprise furieuse est menée dans des excès non tolérables pour toute personne attachée à **la liberté**. Il faut le contenir dans ses devoirs et lui faire reprendre ses esprits. Plus grand sera l'exploit si l'effusion de sang est la moindre possible.

**CHAPITRE XXXI [31], « La harangue faite par Gallet à Picrochole »**

Grandgousier, va longuement essayer d'empêcher le conflit. Parmi d'autres pourparlers de paix, il envoie à Picrochole un « homme sage et discret », de « vertu et bon avis » (chap. 30), son maître des requêtes Ulrich Gallet (un maître des requêtes est un fonctionnaire royal de très haut rang, très proche du roi qui l'envoie en missions pour le représenter). Picrochole reçoit Gallet de façon humiliante, refusant d'ouvrir les portes de sa place forte, et écoutant Gallet depuis le haut des remparts.

« Aucune plus juste cause de douleur ne peut naître entre les hommes, que celle qui leur fait recevoir ennui et dommage, du lieu où légitimement ils espéraient bonne grâce et bienveillance [...].

Donc il n'est pas extraordinaire que le roi Grandgousier mon maître soit, devant ta furieuse et hostile venue, saisi de grand déplaisir et qu'il ait l'esprit tourmenté. Ce qui serait extraordinaire, c'est qu'il n'ait pas été ému devant les excès incomparables dont toi et les tiens vous êtes rendus coupables en ses terres et envers ses sujets, en n'omettant aucune occasion de vous montrer inhumains [...]. [Pourtant vos deux familles et vos deux peuples ont toujours entretenu une amitié sacrée]. Quelle furie donc te fait maintenant agir, au mépris de toute alliance, brisée, de toute amitié, bafouée, de tout droit, outrepassé, pour te faire envahir hostilement ses terres, sans avoir subi de lui ni des siens les moindres dommages, irritation, ou provocation ? Où est la foi ? Où est la loi ? Où est la raison ? Où est l'humanité ? Où est la crainte de Dieu ? si [le diable t'avait trompé] et mis en ton esprit l'idée que nous ayons commis une injustice envers toi, tu aurais dû avant tout t'enquérir de la vérité, puis nous en avertir. Et nous aurions tout fait pour réparer cette injustice et te contenter.

Pars d'ici immédiatement, et demain, en l'espace de la journée, sois de retour sur tes terres, sans faire en chemin aucun tumulte ni aucune démonstration de force. Et verse mille bezans d'or pour les dommages que tu as faits en ces terres.

**CHAPITRE XXXII [32], « Comment Grandgousier, pour acheter la paix, fit rendre les fouaces »**

Puis le bonhomme Gallet se tut. Mais à tous ces propos, Picrochole ne répond rien d'autre que : « Venez les chercher, venez les chercher ! Ils ont belle couille molle ! Ils vont vous en faire bouffer, de la fouace ! » Alors Gallet retourne vers Grandgousier, qu'il trouva à genoux, tête nue, incliné en un petit coin de son cabinet, priant

<sup>78</sup> Le verbe « égorger » est à comprendre comme désignant un petit égorgement. Il est formé avec un suffixe diminutif pour être adapté à ceux qui vont agir : des « moineçons » armés de « petits demi-couteaux ». D'où résulte une situation comique : c'est un véritable égorgement généralisé, mais en miniature et comme pour jouer.

**EXTRAITS 4 : LA GUERRE - CHAPITRE XXXII [32], Comment Grandgousier essaie d'acheter la paix, suite...**  
 Dieu qu'il voulût bien adoucir la colère de Picrochole et le ramener à la raison sans avoir à faire usage de la force. Grandgousier s'enquit pour savoir combien de fouaces on avait pris, et comme on lui répondait qu'il y en avait quatre ou cinq douzaines, il commanda qu'on en préparât cinq charretées cette nuit même, et que l'une d'elles fût pleine de fouaces faites au bon beurre, avec de beaux jaunes d'œufs, du bon safran et de belles épices, pour être offertes à Marquet ; avec de l'argent et des terres. On envoya tout cela à Picrochole et ses hommes, mais ils prirent donc argent, fouaces, bœufs et charrettes, et renvoyèrent les hommes sans mot dire. Ainsi, sans aucun résultat, les envoyés de Grandgousier retournèrent chez leur roi, et lui contèrent le tout, ajoutant qu'il n'y avait plus aucun espoir de les amener vers la paix, sinon par une vive et forte guerre.

**EXTRAITS 5 : THELEME – Rabelais, Gargantua, chapitres 52-57**

**CHAPITRE LII [52], extraits : « Comment Gargantua fit bâtir pour le moine l'abbaye de Thélème<sup>79</sup> »**

Il restait seulement le moine à récompenser. Gargantua voulut le faire abbé de Seuilley, mais il refusa. Il voulut lui donner l'abbaye de Bourgueil, ou de Saint-Florent, celle qui lui conviendrait le mieux, ou toutes les deux s'il le souhaitait. Mais le moine lui répondit catégoriquement qu'il ne voulait ni charge ni gouvernance de moines, « car, disait-il, comment pourrais-je gouverner autrui, moi qui ne saurais me gouverner moi-même ? S'il vous semble que je vous aie rendu, et que je puisse à l'avenir continuer de vous rendre un service qui vous agrée, octroyez-moi de fonder une abbaye à mon idée ».

La requête plut à Gargantua, et il offrit tout son pays de Thélème le long de la rivière de la Loire, à deux lieues de la grande forêt du Port-Huault. **Et le moine pria Gargantua d'instaurer des règles religieuses au contraire de toutes les autres.**

« Premièrement donc, dit Gargantua, il ne faudra bâtir aucune muraille autour, car toutes les autres abbayes sont farouchement emmurées. - C'est vrai, dit le moine. Et justement, là où il y a des murs, par-devant et par-derrrière il y a force murmures, envies, et conspirations mutuelles. » [...]

Et parce que dans les religions de ce monde tout est mesuré, limité et réglé par les heures, il fut décrété qu'ici, il n'y aurait aucune horloge, ni aucun cadran. Mais les activités seraient mises en œuvre au gré des occasions et des circonstances. Car, comme le disait Gargantua, la perte de temps la plus manifeste qu'il connaisse, c'était de compter les heures. Qu'en retire-t-on de bon ? Et il disait que la plus grande folie au monde était de se gouverner au son d'une cloche, et non **selon la voix du bon sens et de l'entendement.**

De même, parce que en ce temps-là nulle femme n'entrait en religion sinon celles qui étaient borgnes, boiteuses, bossues, laides, difformes, folles, insensées, déficientes, ou tarées ; nul homme sinon les catarrheux, mal nés, niais, ou fardeaux de la maison.... il fut ordonné qu'ici, on n'admettrait que les femmes belles, bien formées et de bonne naissance, et les hommes beaux, bien formés et de bonne naissance.

De même, parce que dans les couvents de femmes n'entrait aucun homme, sinon à la dérobee et clandestinement, il fut décrété qu'ici, il n'y aurait pas de femmes sans qu'il y eût aussi des hommes, ni des hommes sans qu'il y eût des femmes.

De même, parce que tant les hommes que les femmes, une fois entrés en religion, et après l'année de probation, étaient forcés et astreints d'y demeurer perpétuellement toute leur vie durant, il fut établi que tant les hommes que les femmes reçus ici sortiraient quand bon leur semblerait, librement et sans restriction.

De même, parce que ordinairement les religieux faisaient **trois vœux, à savoir de chasteté, de pauvreté et d'obéissance**, il fut institué qu'ici honorablement tous pourraient **se marier, être riches, et vivre en liberté.** Du point de vue de l'âge légal, les femmes y étaient reçues de dix à quinze ans, les hommes de douze à dix-huit ans.

**CHAPITRE LIII [53], extraits : « Comment fut bâtie et dotée l'abbaye des Thélémites »**

[Gargantua fait d'énormes dons d'argent par contrat à l'Abbaye, pour sa construction et son entretien]

L'abbaye fut conçue en hexagone, de façon qu'à chaque angle était bâtie une grosse tour ronde, d'un diamètre s'élevant à soixante pas<sup>80</sup>. Et elles étaient toutes de forme et de grosseur identiques.

La rivière de la Loire s'écoulait sur le côté nord [...]. Entre chaque tour était un espace de trois cent douze pas. Le tout était bâti sur six étages, comprenant, comme premier niveau, les caves sous terre. Le second niveau était voûté en anse de panier. Le reste était revêtu de gypse de Flandres en forme de culs-de-lampe, le dessus couvert d'ardoise fine, avec un faîtage de plomb décoré de figures de petits personnages et animaux dorés et bien assortis avec les gouttières peintes en diagonales d'or et d'azur<sup>81</sup>, lesquelles sortaient de la muraille entre les

<sup>79</sup> Nom issu du grec *théléma* qui signifie la volonté. Il est utilisé dans la Bible pour évoquer la volonté de Dieu lorsqu'il crée le monde, ou le libre arbitre (liberté de choix) des hommes.

<sup>80</sup> On notera la récurrence du chiffre six ou de ses multiples selon un jeu arithmétique qui garantit l'harmonie des proportions et l'équité absolue entre les différentes pièces du bâtiment. La beauté de l'édifice est donc d'abord mathématique.

<sup>81</sup> La décoration somptueuse de l'extérieur rassemble des formes de diverses origines : la voûte en anse de panier est un souvenir de l'époque de Louis XII (1498-1515) et le décor en cul-de-lampe, absent en France, est emprunté aux Pays-Bas et à l'Angleterre. Le raffinement poussé jusque sur les faîtages, les gouttières et les cheminées fait songer au château de Chambord que fit bâtir François Ier.

**EXTRAITS 5 : THELEME – CHAPITRE LIII [53], extraits : Comment fut bâtie Thélème, suite...**

fenêtres, pour aller jusque dans la terre où elles se terminaient en grands chéneaux qui, tous, allaient se déverser dans la rivière, en contrebas du logis.

Le bâtiment en question était cent fois plus magnifique que, ne le sont Bonnavet, Chambord et Chantilly<sup>82</sup>. Car il comprenait neuf mille trois cent trente-deux chambres, garnies, pour chacune, d'une arrière-chambre, d'un cabinet, d'une garde-robe, d'une chapelle, et donnant sur une grande salle. Entre chaque tour, au milieu du corps de logis, était un escalier intérieur à vis brisée<sup>83</sup>. Ses marches étaient en partie de porphyre, en partie de marbre rouge de Numidie, en partie de marbre vert serpenté<sup>84</sup>. Elles étaient longues de vingt-deux pieds, épaisses de trois doigts, et montaient douze par douze entre chaque palier. Sur chaque palier, deux belles arcades à l'antique recevaient la lumière du jour [...]. Dans les tours, on trouvait les belles et grandes bibliothèques contenant les livres en grec, en latin, en hébreu, en français, en toscan et en espagnol, réparties sur les divers étages selon les langues.

Au milieu il y avait un merveilleux escalier à vis [...]. Il était fait d'une telle symétrie et d'un tel volume que six hommes armés, la lance sur la cuisse, pouvaient monter de front, ensemble, jusqu'au sommet du bâtiment.

[Entre les tours] s'ouvraient de belles et grandes galeries, entièrement peintes des prouesses des héros antiques, de l'histoire du monde et de cartes géographiques. Au milieu, il y avait une montée et une porte [sur laquelle il était écrit, en grosses lettres à l'antique<sup>85</sup>, ce qui suit.

**CHAPITRE LIV [54], extraits : « Inscription mise sur la grande porte de Thélème »**

<b>[Interdit aux faux religieux hypocrites qui abusent de leur pouvoir spirituel]</b>	
Ici n'entrez pas, hypocrites, bigots, Vieux mendigots, imposteurs boursoufflés, Tordus, idiots plus encore que des Goths, Ni Ostrogoths <sup>86</sup> , précurseurs démagos,	Gredins, saligauds, cafards empantouflés, Gueux maroufflés, charognards écorniflés, Infects, enflés, façonneurs de rebuts, Filez ailleurs pour vendre vos <b>abus</b> <sup>87</sup> .
	Vos abus méchants / Rempliraient mes champs / De <b>méchanceté</b> . / Et par fausseté / Troubleraient mes chants / Vos abus méchants.
<b>[Interdit aux gens de justice qui ne créent que de l'injustice &amp; ruinent les pauvres gens]</b>	
Ici n'entrez pas, fieffés mâche-foins, Clercs, basochiens <sup>88</sup> mangeurs du prolétaire. Officiants, scribes et pharisiens, Juges anciens, qui les bons paroissiens Comme des chiens vous mettez en misère, Votre salaire est fort impopulaire. Allez-vous-en braire : loin d'ici les <b>excès</b> Dont en vos cours on peut faire des procès.	Procès et débats Font ici peu d'ébats Où l'on vient s'ébattre. À vous pour débattre Faites-en pleins cabas, De procès et débats.

<sup>82</sup> Le château de Bonnavet est construit près de Poitiers entre 1513 et 1525. Les deux exemples suivants sont ajoutés par Rabelais en 1542 (la construction de Chambord a lieu entre 1526 et 1538 et celle de Chantilly après 1529). La comparaison avec ces trois châteaux, qui se distinguent tant par leurs innovations architecturales incluant les derniers apports italiens que par le fait qu'ils ont mobilisé les meilleurs artistes de ce temps, montre que la magnificence de Thélème est à la fois à la pointe de l'actualité et déjà quasiment légendaire.

<sup>83</sup> Il s'agit d'un escalier à vis qui comprend des paliers, prouesse architecturale. Le luxe de l'abbaye est perceptible dans le nombre des espaces privés prévus pour chaque chambre.

<sup>84</sup> Trois matériaux nobles de couleur différente (noir, rouge et vert tacheté) qui ont été acheminés de loin.

<sup>85</sup> Précision à rapprocher de l'enseignement humaniste de Ponocrates (chap. 23) : les lettres rondes, aérées et lisibles, dites aussi « romaines », s'opposent aux lettres serrées « gothiques ».

<sup>86</sup> Sous la plume d'un humaniste, les termes « Goth » ou « Ostrogoth » désignent l'archétype du barbare. Globalement, le texte chasse de Thélème tous les êtres qui peuvent représenter la tromperie, l'hypocrisie, le mensonge, tant dans le domaine religieux que dans celui de la justice, pour y accueillir au contraire des êtres vertueux. Le lieu apparaît comme un refuge contre tous les abus du monde.

<sup>87</sup> Dès cette première strophe, le ton de l'invective est perceptible par la succession des imprécations en apostrophes. La pièce poétique de ce chapitre prend modèle sur la forme du « cri » exhortant une foule à faire ou à ne pas faire quelque chose.

<sup>88</sup> La basoche est une association d'hommes de loi jouissant de nombreux privilèges. Ils sont accusés d'être « mangeurs du prolétaire » car leurs honoraires élevés ruinent les petites gens qui doivent engager une action en justice.

**EXTRAITS 5 : THELEME** – CHAPITRE LIV [54], extraits : Inscription sur la porte de Thélème, suite...

<p><b>[Interdit aux gens de finance]</b>          Ici n'entrez pas, vous usuriers avarés,          Bâfreurs, pillards qui toujours amassez,          Grippe-sous, avaleurs de brouillards,          Courbés, camards<sup>89</sup>, qui en vos mâchoires          De mille marcs n'auriez jamais assez.          Vous n'êtes point harassés quand vous cadenassez          Et entassez, poltrons à chiche face<sup>90</sup>.          Que le mal de mort de ce pas vous défasse.</p>	<p><b>Face non humaine</b>          De tels gens qu'on mène          Traire ailleurs : céans          Serait malséant.          Fuyez ce domaine          Face non humaine</p>
<p><b>[Interdit aux vieux courtisans et politiciens corrompus et malsains]</b>          Ici n'entrez pas, vous triple-sots, mâtins<sup>91</sup>,          Soir ou matin, vieux chagrins et jaloux          Ni vous non plus, séditieux mutins,          Larves, lutins de danger, palatins<sup>92</sup>, plus à craindre qu'un loup,          Ni vous, tous les galeux vérolés<sup>93</sup> jusqu'à l'os,          Portez vos poux paître ailleurs par bonheur,          Crevés de croûtes, remplis de déshonneur.</p>	<p>Honneur, louange et joie,          Ici viennent à la fois,          Par joyeux accords.          Tous sont sains de corps.          Par ce bien se déploient          Honneur, louange et joie.</p>
<p><b>[Bienvenue aux beaux chevaliers]</b>          Ici entrez donc, soyez tous bienvenus,          Et parvenus, vous nobles chevaliers.          Ici est le lieu où les revenus          Sont bien obtenus : afin qu'entretenus,          Grands et menus, vous soyez tous par milliers.          Vous serez mes familiers, et bien particuliers,          Frais, déliés, joyeux, plaisants favoris,          Et tous en foule bien nobles amis.</p>	<p>Bien nobles <b>amis</b>,          Sereins et subtils,          Hors d'indignité,          De <b>civilité</b>          Tels sont les outils,          Bien nobles amis</p>
<p><b>[Bienvenue aux vrais croyants qui cherchent la vérité]</b>          Ici entrez, vous qui le saint Évangile  <b>En sens agile</b> annoncez, quoi qu'on gronde,          Ici vous trouverez et refuge et bastille          Contre l'hostile erreur, qui tant horripile,          Et par son faux style empoisonne le monde.          Entrez, qu'on fonde ici la foi profonde          Puis qu'on confonde et par écrit et par hautes paroles<sup>94</sup>          Les ennemis de la sainte parole.</p>	<p>Que la parole sainte,          Jamais ne soit éteinte          En ce lieu très saint.          Que chacun en soit ceint          Que chacune ait en son sein          La parole sainte.</p>
<p><b>[Bienvenue aux belles dames]</b>          Ici entrez, vous, dames de haut lignage          En franc courage.          Entrez-y de bon cœur.          Fleurs de beauté, au céleste visage,          Au corps digne d'hommage, au maintien prude et sage :          En ce passage est le séjour d'honneur.          Le haut seigneur, du lieu donateur          Et créateur, pour vous l'a ordonné,          Et pour parer à tout, a des tas d'or donné.</p>	<p>Or donné par don          Ordonne pardon          A qui bien le donne,          Et très bien couronne          Tout mortel gentilhomme          Or donné par don.</p>

<sup>89</sup> Un nez camard est un nez aplati ou absent. La mort est parfois surnommée « la Camarde » en raison de son visage squelettique.

<sup>90</sup> Les avarés, qui extorquent des biens mais gardent une figure émaciée.

<sup>91</sup> Gros chiens violents et menaçants.

<sup>92</sup> Conseillers du souverain ou éminences grises, espèces dangereuses qui détruisent autrui par ambition personnelle.

<sup>93</sup> Il ne s'agit plus des « vérolés très précieux », pris en affection au début du prologue, mais des « galeux », considérés ici selon l'infection et la contagion, éventuellement métaphorique, qu'ils portent en eux. Cette image de la méchanceté, comparée à une maladie qui se répand pour ronger jusqu'à l'os le pauvre monde, est la plus violente et permet de faire basculer le texte, par contraste, vers les sains de corps, qui sont aussi sains d'esprit.

<sup>94</sup> Les qualités énoncées sont opposées à l'invective qui précède et ressortissent davantage à la louange : noblesse, amitié, pitié, amour du prochain, attachement à la force de la parole pour apaiser les conflits.

**EXTRAITS 5 : THELEME – CHAPITRE LV [55], extraits : « Comment était le manoir<sup>95</sup> des Thélémites »**

Au milieu de la cour intérieure était une fontaine magnifique de bel albâtre. Au sommet trônaient les trois Grâces avec des cornes d'abondance, et elles rejetaient l'eau par les mamelles, la bouche, les oreilles, les yeux, et par les autres orifices du corps<sup>96</sup>.

L'intérieur du logis au-dessus de cette cour était bâti sur de gros piliers de calcédoine<sup>97</sup> et de porphyre, avec de belles arcades à l'antique. A l'intérieur de ces arcades étaient de belles galeries longues et amples, ornées de peintures, et de cornes de cerfs, de licornes, de rhinocéros & autres choses admirables<sup>98</sup>.

[...] Devant le logis des dames, et afin qu'elles puissent se distraire, il y avait entre les deux premières tours, au-dehors, les lices pour les tournois, l'hippodrome, le théâtre, et des piscines avec des bassins merveilleux à trois niveaux, bien pourvus de toutes les commodités, avec de l'eau de myrrhe<sup>99</sup> à foison ; le long de la rivière était le beau jardin d'agrément, au milieu duquel se trouvait le beau labyrinthe. Entre les deux autres tours étaient les jeux de paume et de ballon.

[...] Il y avait un verger, plein de toutes sortes d'arbres fruitiers, tous ordonnés en quinconces. Au bout s'étendait le grand parc, foisonnant de toutes sortes de bêtes sauvages. Des buttes permettaient de s'exercer à l'arquebuse, à l'arc et à l'arbalète ; [...] l'écurie, la fauconnerie, un pavillon de chasse et un chenil complétaient l'ensemble. Des fauconniers très experts approvisionnaient chaque année la fauconnerie de toutes sortes d'oiseaux exceptionnels : aigles, gerfauts, autours, sacres, faucons laniers, faucons, éperviers, émerillons<sup>100</sup> et d'autres [...].

Toutes les pièces, chambres et cabinets étaient tapissés de diverses façons selon les saisons de l'année ; les lits étaient entièrement ornés de broderies. Dans chaque arrière-chambre était un miroir de cristal enchâssé d'or fin, au tour garni de perles, et d'une grandeur telle qu'il pouvait véritablement refléter toute la personne<sup>101</sup>. Aux portes des logis des dames étaient les parfumeurs et coiffeurs, par les mains desquels passaient les hommes quand ils venaient rendre visite aux dames. Ceux-ci fournissaient chaque matin les chambres des dames en eau de rose, eau de fleur d'oranger, eau d'ange<sup>102</sup>, et à chacune ils apportaient une précieuse cassolette fumante, pare-fumée de toute une variété de senteurs aromatiques.

**CHAPITRE LVII [57], extraits : « Comment était réglée la vie des Thélémites<sup>103</sup> »-TEXTE d'ORAL 3**

[Après le Texte d'oral] Jamais on ne vit de chevaliers si preux, si galants, si habiles à pied et à cheval, plus vigoureux, plus prestes, et sachant mieux manier toutes sortes d'armes, que ceux qui étaient là. Jamais on ne vit de dames si distinguées, si jolies, plus brillantes, plus douées de leurs mains, dans les travaux d'aiguille, et pour toute activité féminine vertueuse et libre, que celles qui étaient là.

Dès lors, quand le temps était venu qu'un membre de cette abbaye veuille, soit à la requête de ses parents, soit pour une autre raison, en sortir, il emmenait avec lui une des dames qui en serait tombée amoureuse, et ils étaient mariés ensemble. Et ils avaient si bien vécu à Thélème, tout en dévotion et amitié, qu'ils continuaient mieux encore étant mariés, s'aimant l'un l'autre jusqu'à la fin de leurs jours autant qu'au premier moment de leurs noces.

**\*\*\*FIN DES EXTRAITS DE GARGANTUA\*\*\***

<sup>95</sup> Changement significatif : le lieu n'est plus ici nommé « abbaye ».

<sup>96</sup> Les trois Grâces (en grec Charités, qui signifie « joie intense ») sont les filles de Zeus : Abondance, Allégresse et Splendeur. Elles incarnent la vie, le plaisir et la séduction par la beauté et constituent donc un excellent choix pour Thélème. La sculpture dans le goût antique et très érotisée qui orne la fontaine donne le ton d'une description qui sera majoritairement tournée vers les plaisirs des sens, tous convoqués à l'exception du goût.

<sup>97</sup> Pierre ornementale gris bleuté ou mauve, très appréciée dès l'Antiquité et jusqu'à la Renaissance pour confectionner des bijoux et toutes sortes de petits objets, mais jamais de « gros piliers ».

<sup>98</sup> On reconnaît là une galerie de curiosités dans le goût de l'époque : Rabelais a accentué cet effet en ajoutant en 1542 les cornes les plus rares et les plus merveilleuses (licorne, rhinocéros, hippopotame, défenses d'éléphants).

<sup>99</sup> La myrrhe est une gomme résine fournie par certains arbres d'Afrique et d'Asie. Son parfum est extraordinairement odorant et rare.

<sup>100</sup> Oiseaux de proie, énumérés par ordre décroissant de taille. Les meilleurs faucons étaient commercialisés depuis la Crète par les Vénitiens, et les gerfauts venaient des pays des Sarmates, dans le nord-est de l'Europe.

<sup>101</sup> Il n'existait pas de miroirs de cette taille dans les années 1530-1540. Ce lieu utopique comprend des objets imaginaires qui prennent appui sur la réalité, mais en la dépassant.

<sup>102</sup> Autre nom donné à l'eau de myrte.

<sup>103</sup> L'utopie de cette abbaye, conçue « au contraire de toutes les autres », a déjà brisé les vœux traditionnels de pauvreté et de chasteté. Reste à abolir le vœu d'obéissance que devaient formuler les religieux avant d'entrer dans les ordres.